ENC-STO

ENCYCLOPÉDIE,

OU

DICTIONNAIRE RAISONNÉ DES SCIENCES,

DES ARTS ET DES MÉTIERS,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

Mis en ordre & publié par M. *Damien DION*, à partir d'une multitude de contributions à l'article *Encyclopédie,* présent sur l'édition française de l'encyclopédie libre Wikipédia (*http://fr.wikipedia.org/wiki/Encyclop%C3%A9die*).

Tantùm series junctùraque pollet,
Tantùm de medio sumptis accedit honoris ! HORAT.

TOME TROISIÈME

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universités
u Ottawa
LIBRARY ANNEX

MM. XV

SANS APPROBATION NI PRIVILÈGE DU ROY.

*

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Aucun contenu n'a été modifié. De fait, les éventuelles fautes d'orthographe, de syntaxe et autres coquilles n'ont pas été corrigées.

*

Damien Dion

*

ENCYCLOPÉDIE

*

Tome troisième

Pl. II
Fig. 1.
Anatomie.

Une encyclopédie est un ouvrage ou un ensemble d'ouvrages de référence visant à synthétiser tous les champs de connaissances ou une partie déterminée de celles-ci. Son organisation interne a longtemps été purement thématique. Le classement alphabétique, qui apparaît dans un dictionnaire au X^e^ siècle, ne s'imposera définitivement dans une encyclopédie qu'au XVIII^e^ siècle. Organisation thématique et classement alphabétique peuvent être utilisés de façon croisée en intégrant un ou plusieurs volumes d'index à un ouvrage thématique.

À son origine, le projet encyclopédique est de nature pédagogique, comme le signale l'étymologie du terme. C'était la finalité première des ouvrages de Varron et de Pline, ainsi que de nombre de leurs successeurs. À partir du XVIII^e^ siècle, l'encyclopédie se veut d'abord un ouvrage de référence, qui synthétise le savoir existant et informe le lecteur de la façon la plus efficace possible : « *au Moyen Âge comme dans l'Antiquité, en Chine comme dans l'Islam classique, l'encyclopédie moralise, instruit, éduque, intègre socialement; après le XVIIe siècle, elle ne veut plus qu'informer*[1]. »

L'état des connaissances étant sans cesse en train d'évoluer, une encyclopédie est maintenant par nécessité et plus que jamais un projet ouvert, en évolution permanente. En principe, une encyclopédie se distingue d'un dictionnaire en ce que le dictionnaire a pour objet le sens et l'emploi des mots d'une langue et est donc intraduisible en tant que tel, alors que l'encyclopédie traite des choses ou réalités du monde et de la culture. Cette distinction n'est toutefois pas rigide, car un dictionnaire doit nécessairement aussi « *traiter des choses dans la mesure où cela est nécessaire pour déterminer la signification et l'usage des mots*[2] ». En outre, une encyclopédie est parfois appelée un dictionnaire, comme c'est le cas notamment de la fameuse *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, et bien des dictionnaires modernes accentuent leur caractère encyclopédique, tel le *Petit Larousse illustré*, dans le souci de « *fournir à l'usager éventuel le maximum d'informations*[3] ».

Dans leur acception la plus large, dictionnaire et encyclopédie peuvent l'un et l'autre désigner un livre de proportions modestes portant sur un domaine restreint, le dictionnaire désignant alors, à la différence du second, une collection de notices en ordre alphabétique, à vocation littéraire et qui ne se prétend pas exhaustive, telle la populaire collection de dictionnaires amoureux.

ÉTYMOLOGIE

Le mot « encyclopédie » vient de *encyclopædia*, forme latinisée à la Renaissance (XVI^e^ siècle) de l'expression grecque de

Plutarque ἔγκυκλιος παιδεία (*én* : dans, *kyklios* : circulaire, et *paideía* : éducation), littéralement « *ensemble des sciences qui constituent une éducation complète* » (Quintilien, I,10,I).
L'image du cercle est traditionnellement associée à la maîtrise d'un domaine, comme le montre la phrase de Joachim du Bellay « *Ce rond de sciences que les Grecs ont nommé Encyclopédie*[4]. »
Cette image connote aussi l'aspect récurrent de l'apprentissage, qui se fait en boucle.

L'une des premières occurrences européennes du mot en langue vernaculaire se trouve dans le *Pantagruel* de François Rabelais (1532) lorsqu'au chapitre XIII, Thaumaste déclare que Panurge lui a « *ouvert le vrai puits et abîme d'encyclopédie* »[5]. Le terme κυκλωπαιδεία (cyclopédie) apparaît pour la première fois dans le sous-titre de la *Margarita philosophica* (1508). Il est repris par Johann Turmair dans le titre d'un ouvrage publié en 1517.
Auparavant, les ouvrages de type encyclopédique étaient parfois désignés comme des « dictionnaires » ou portaient le plus souvent des titres métaphoriques invitant le lecteur à admirer : *Hortus deliciarum* (jardin des délices), *Imago mundi* (image du monde), *Speculum majus* (miroir majeur), *Arbre de la science*, *Theatrum vitæ humanæ* (théâtre de la vie humaine), etc.

HISTOIRE

Antiquité

L'histoire de l'encyclopédie est celle du rapport des sociétés au savoir. La volonté de rassembler les connaissances, qui s'exprimait dans les sociétés orales par des mythes transmis de génération en génération, a pu prendre une forme stable et visible avec l'invention de l'écriture.

Dès 3 000 av. J.-C., on trouve à Sumer « *une sorte d'encyclopédie du matériel culturel dont les données [sont] disposées thématiquement* ». Elles comportent des listes d'animaux, de pierres, de plantes, d'oiseaux[6]. Quelque 400 ans plus tard, des tablettes encyclopédiques existaient aussi à Ebla, proposant des listes étendues, classées en fonction de la première lettre des mots[7]. Il existe de nombreuses copies de ces ouvrages.

En Égypte ancienne, on trouve également des listes thématiques que l'on peut considérer comme des proto-encyclopédies.
L' *Onomastique du Ramesseum*, rédigé vers 1750 av. J.-C., est une liste de mots groupés par catégories. Un autre ouvrage du même genre, mais plus développé, est l'*Onomastique d'Aménopé*, rédigé vers 1100, qui compte 610 éléments organisés de façon thématique et qui, selon l'anthropologue Jack Goody, contiendrait plus de 2 000 informations distinctes visant à fournir « *un catalogue systématique de l'univers*[8] ». Ce lointain ancêtre du dictionnaire encyclopédique avait pour vocation « *non pas d'apprendre à écrire aux enfants, mais de proposer un programme d'instruction de l'humanité fondé sur l'organisation du monde*[9] ».

En Grèce, une intense activité de réflexion et de travaux scientifiques était en cours dès le VII[e] siècle av. J.-C. avec les philosophes pré-socratiques. Elle a pris de l'ampleur avec Platon (428-348), dont le *Timée* fournit un exposé sous forme dialoguée des sciences de l'époque: astronomie, cosmogonie, physique et médecine. Cet

ouvrage peut être considéré comme « *une encyclopédie méthodique*[10] ».

Aristote (384 av. J.-C. à 322 av. J.-C.) a produit une quantité de traités sur un large éventail de sujets (poétique, rhétorique, logique, science politique, physique, psychologie, biologie, éthique…), manifestant un esprit encyclopédique sans équivalent : « *la perte ou l'altération partielle de cet énorme corpus, encyclopédique au sens le plus pur du terme, puis sa récupération progressive, largement due à l'Islam, a influé sur l'histoire des encyclopédies en Occident pendant deux millénaires*[11]. » Parmi bien d'autres savants polyvalents, il faut citer le nom de Callimaque de Cyrène (vers 310-vers 240) qui en plus d'être poète et grammairien, a touché à une grande variété de sujets. Ératosthène, également de Cyrène, (276-194), travaillait de façon rigoureusement scientifique et a laissé des travaux de mathématiques, astronomie et géographie de grande valeur, arrivant à proposer une mesure de la circonférence terrestre étonnamment précise. Posidonios (135 av. J.-C. à 51 av. J.-C.), était à la fois géographe, historien et mathématicien, mais son œuvre est complètement perdue.
La volonté de savoir s'est aussi traduite par la construction de bibliothèques. La Bibliothèque d'Assurbanipal érigée à Ninive au VIIe siècle av. J.-C. contenait 30 000 tablettes d'argile. La plus importante bibliothèque de l'Antiquité est celle d'Alexandrie fondée en 288 av. J.-C., qui a compté jusqu'à 700 000 volumes, attirant pendant des siècles les savants du monde méditerranéen.

Dans la Rome antique, le comportement encyclopédique s'est d'abord développé en tant que volonté d'appropriation du patrimoine intellectuel de la Grèce, qui avait été définitivement vaincue par les armées romaines en -146[12]. La première tentative encyclopédique y est celle de Marcus Terentius Varro (116 av. J.-C. à 27 av. J.-C.) dont les *Antiquitatum rerum humanarum et divinarum libri XLI* n'ont subsisté qu'à l'état de fragments. Pour cet auteur, l'étymologie est la clé du savoir : « *verbum a veritate dictum* » (mot vient de vérité). Sur 41 livres, 25 sont consacrés aux affaires humaines et le reste aux dieux. Son ouvrage a disparu, mais a été abondamment pillé.

Vers le début du 1er siècle de notre ère, Aulus Cornelius Celsus a rédigé une encyclopédie en 26 livres, *De Artibus*, couvrant l'agriculture, l'art militaire, la rhétorique, la philosophie, la jurisprudence et la médecine. Ce dernier domaine est particulièrement développé et est la seule section de cet ouvrage à avoir été conservée, du moins en partie.
Pline l'Ancien (23-79 ap. J.-C.), écrivain et naturaliste romain, est l'auteur d'une monumentale encyclopédie intitulée *Histoire naturelle*. Cet ouvrage de 37 volumes répertorie environ 20 000 faits et cite 500 auteurs consultés[13]. Pline a compilé le savoir de son époque sur des sujets aussi variés que la cosmologie, l'astronomie, la géographie, l'histoire naturelle, la botanique, la pharmacopée, la médecine, la minéralogie, l'architecture, la peinture et la sculpture. C'est le seul ouvrage de Pline l'Ancien qui soit parvenu jusqu'à nous. Il a longtemps été la référence en matière de connaissances scientifiques et techniques.

Martianus Capella, originaire d'Algérie, est l'auteur du *De nuptiis Mercurii*

et philologiae rédigé entre 410 et 429. Mettant en scène quelques dieux de la mythologie romaine, ce récit allégorique en prose et en vers synthétise en neuf livres les connaissances de l'époque : philologie, grammaire, dialectique, rhétorique, géométrie, arithmétique, astronomie et harmonie. Cet ouvrage sera surtout populaire à l'époque carolingienne, où il servira de référence pour l'organisation des études dans le domaine littéraire (le *trivium*) et en mathématique (le *quadrivium*).

Moyen Âge

Le projet encyclopédique connaît une réorientation radicale avec Augustin d'Hippone qui propose de le centrer sur le relevé systématique des données contenues dans la Bible[14]. Ce qui reste du savoir antique doit être intégré aux enseignements de la religion, sous peine de disparaître.
Cassiodore (485-580) rédige les *Institutiones divinarum et saecularium litterarum*, comportant deux livres, afin d'instruire les moines de son monastère dans les diverses disciplines des arts libéraux, soit (le *trivium*) et (le *quadrivium*).

Isidore de Séville est considéré comme l'auteur de la première encyclopédie du Moyen Âge: *Etymologiæ*. Cet ouvrage rédigé vers 630 est constitué de vingt livres en 448 chapitres. Suivant la tradition implantée par Varron, il propose une analyse étymologique des mots. Par cette œuvre, Isidore essaie de rendre compte de l'ensemble du savoir antique et de transmettre à ses lecteurs une culture classique en voie de disparition. Son livre aura une immense renommée et connaîtra plus de dix éditions entre 1470 et 1530, signe d'une popularité continue jusqu'à la Renaissance. Grâce à ses nombreuses citations, cet ouvrage contribuera à la survie durant le Moyen Âge de nombreuses œuvres païennes. L'organisation particulière de ce livre vaudra à Isidore de Séville d'être considéré comme le saint patron des informaticiens.

Raban Maur rédige vers 842 le *De rerum naturis*, appelé aussi *De Universo*. Cet ouvrage, qui comporte 22 livres, reprend pour l'essentiel celui d'Isidore de Séville, mais en l'amputant considérablement et en le réorganisant pour conformer l'exposé à une vision religieuse du monde en suivant un ordre hiérarchique strict allant du Créateur à ses créatures et aux choses créées. Il sera extrêmement populaire durant toute l'époque carolingienne.

Entre 858 et 886, Photios, patriarche de Constantinople, rédige la *Bibliothèque* (Βιβλιοθήκη) ou *Myriobiblion* (Μυροβίβλιον), une collection de 280 notices sur des textes littéraires ou historiques depuis Hérodote jusqu'à Nicéphore (mort en 828).

La *Souda* est une encyclopédie grecque rédigée à Byzance au X^e^ siècle et attribuée à Suidas. Elle contient 30 000 entrées classées dans l'ordre alphabétique. Cet ouvrage contribuera à diffuser le classement alphabétique dans les pays occidentaux, ce qui entraînera au XIII^e^ siècle l'apparition des index.
Les encyclopédies se multiplient au XII^e^ siècle en raison de l'accroissement de la curiosité scientifique. Elles empruntent aux compilations latines antérieures mais aussi aux ouvrages arabes, alors beaucoup plus avancés (voir ci-dessous).

Un souci de l'expérience se fait jour et des notions inconnues des Anciens, comme celle de l'aiguille aimantée, font leur apparition[15]. On note une nette propension pour le merveilleux, selon une veine déjà très présente dans le *Polyhistor* quelques siècles plus tôt[16].

• Lambert, *Liber Floridus* (1120), un mélange de données inspirées d'Isidore de Séville, avec un intérêt marqué pour la magie, l'astrologie et l'histoire.
• Theophilus, *Schedula diversum artium* (vers 1120), est le premier ouvrage décrivant en détail les techniques employées dans divers métiers (verre, vitraux, papeterie, métallurgie, pierres précieuses).
• Honoré d'Autun, *Imago mundi, traité de cosmographie et d'histoire*, vers 1110. Sera traduit en français, italien et espagnol.
• Hugues de Saint-Victor (1096-1141) propose dans le *Didascalicon* un nouveau classement des sciences et une méthode de lecture de la Bible.

L'abbesse Herrade de Landsberg est la première femme encyclopédiste. Elle réalise une encyclopédie chrétienne pour ses moniales, le *Hortus deliciarum* (Jardin des délices), entre 1159 et 1175.
Le XIII[e] siècle est considéré comme l'âge d'or de l'encyclopédisme médiéval[17]. Les publications se multiplient :
• Guillaume d'Auvergne, *De universo creaturarum* (1231).
• Gautier de Metz publie un poème en dialecte lorrain intitulé *L'Image du monde* (1246) dans lequel il reprend l'ouvrage d'Honoré d'Autun, en y ajoutant des éléments fantaisistes.
• Thomas de Cantimpré, *Liber de natura rerum* (1256). Sera traduit en néerlandais et en allemand.
• Brunetto Latini, *Li Livres dou Trésor* (Livre du trésor) XIIIe siècle. Cet ouvrage rédigé en français est le premier exemple du genre à rompre avec le latin. Latini a été le maître de Dante, mais il finira dans son Enfer[18].

Barthélemy l'Anglais est un frère franciscain auteur du *Liber de proprietatibus rerum* entre 1230 et 1240.
Achevé en 1258, le *Speculum Majus* de Vincent de Beauvais est la plus importante compilation de connaissances au Moyen Âge. Cet ouvrage sera souvent réédité jusqu'au début du XVII[e] siècle et traduit en français, en espagnol, en allemand et en néerlandais.
Il se compose de trois parties :
• le *Speculum Naturale* (ou Miroir de la nature) est composé de 32 livres et 3718 chapitres. C'est un résumé des connaissances d'histoire naturelle de l'époque composé d'une mosaïque de citations d'auteurs latins, grecs, arabes et même hébraïques dont Vincent donne les sources.
• le *Speculum Doctrinale* (ou Miroir de la Doctrine) est constitué de 17 livres et 2374 chapitres. Il s'agit d'une sorte de manuel pour les étudiants, qui traite de choses variées : arts mécaniques, scolastique, tactique militaire, histoire naturelle, logique, rhétorique, poésie, géométrie, astronomie, anatomie, chirurgie, médecine et droit.
• le *Speculum Historiale* (ou Miroir de l'Histoire) se compose de 31 livres et 3793 chapitres, où l'auteur fait le récit des évènements historiques depuis la Création jusqu'aux années 1250. S'y trouve également un inventaire biographique de divers poètes.

En 1295, le philosophe catalan Raymond Lulle rédige *L'Arbre de la science* (*Arbor scientiae*), dans lequel il propose une classification des savoirs basée sur la métaphore organique de l'arbre. Les connaissances y sont hiérarchisées depuis le monde physique élémentaire jusqu'au monde divin.

Monde arabo-persan

Al-Jahiz est un savant qui a vécu au IXe siècle à Bassorah en Irak. Il est l'auteur du *Livre des animaux* qui présente 350 espèces en s'inspirant d'Aristote. Son ouvrage *Du rond et du carré* serait un embryon d'encyclopédie[19].
Ibn Qoutayba (828-889), établi en Irak, rédige des manuels et des ouvrages à caractère encyclopédique, notamment *Les Sources des informations* (*K.Uyūn al-abār*) et *Les Célébrités* (*K. al-maārif*), qui présentent des notices sur les personnages célèbres de l'histoire arabo-musulmane.

Al-Kindi (801-873) est un philosophe et un savant qui a étudié à Bagdad. Il a laissé 290 volumes couvrant divers domaines.
Al-Fârâbî rédige une *Énumération des sciences* plus ou moins inspirée d'Aristote. Elle sera traduite en latin et se répandra dans le monde occidental[20].
La plus importante encyclopédie de l'époque est une œuvre anonyme collective rédigée au IXe siècle par les Frères de la pureté, une société secrète réformiste shi'ite qui veut réconcilier le Coran avec la philosophie grecque et le néo-platonisme. Cette encyclopédie se compose de 52 traités scientifiques. C'est le premier exemple connu d'encyclopédie réalisée par un collectif d'auteurs[21].

Abu Bakr Mohammad Ibn Zakariya al-Razi (865-925) est un lettré persan auteur du *Kitab al-Hawi fi al-Tibb*, remarquable somme médicale en 22 volumes qui sera traduite en latin au XIIIe siècle, sous le titre *Liber Continens*.

Muhammad ibn Ahmad al-Khwarizmi mort en 976 est un encyclopédiste perse, auteur de l'encyclopédie *Mafātī al-ulūm* en langue arabe. Cet ouvrage couvre un large éventail de savoirs qui vont de la théologie à la linguistique de l'arabe, en passant par le droit, l'histoire et ce qu'on nommera plus tard les « sciences humaines »[22].
Le lettré persan le plus remarquable est Avicenne (980-1037), dont les nombreux traités couvrent tout le savoir de son époque[23].

En Égypte, Al-Nowaïri (1272-1332) a rédigé *Nihayal al-arab fi fonoun al-adab* (« *Tout ce qu'on peut désirer savoir sur les belles-lettres* »), un ouvrage comptant environ 9 000 pages réparties en cinq livres : (a) géographie, (b)l'homme, (c) la zoologie, (d) la botanique et (e) l'histoire.

Ibn Khaldoun rédige en 1377 les *Muqaddima*, ou *Al-Muqaddima* (Introduction à l'histoire universelle), œuvre à caractère encyclopédique englobant l'ensemble des connaissances du XIVe siècle à partir de sources grecques, byzantines et musulmanes. Les sujets traités sont la géographie, la philosophie, l'histoire, l'économie, la sociologie, la politique, l'urbanisme, et la médecine .
En Iran, Dawani (1427-1502) rédige *Unmudhaj al-ulum* (Programme des

sciences) sous forme de questions et réponses.

La dernière grande encyclopédie du monde islamique est celle de Al-Suyūtī (1445-1505), auteur de 561 traités[22]. Depuis un certain temps déjà, les travaux scientifiques étaient de plus en plus mal perçus par un clergé musulman attaché à la pureté du dogme et prompt à brûler des livres, ce qui amène les écoles coraniques à se concentrer exclusivement sur la théologie. En 1515, un décret du sultan Selim 1er punit de mort toute personne utilisant une presse pour imprimer des livres[24], étouffant dès lors toute possibilité de diffusion massive du savoir dans l'immense empire ottoman.

Diaspora juive

Entre le IXe siècle et le XIIIe siècle, une culture juive très active s'épanouit en Espagne, même si celle-ci est alors musulmane. Les principaux foyers de cette culture sont à Grenade, Cordoue, Tolède et Barcelone. Cette situation change au siècle suivant, quand les Juifs seront progressivement chassés du pays à mesure que progresse la reconquête du pays par les chrétiens[25].

À Cordoue, Moïse Maïmonide (XIIe siècle) écrit en arabe ses traités médicaux, tout en publiant aussi des ouvrages en hébreu.
Abraham bar Hiyya Hanassi, mort en 1136, rédige à Barcelone son ouvrage *Fondements de la raison et donjon de la foi*. Cet ouvrage comporte des chapitres de mathématiques, géométrie, astronomie, etc.[26].
À Tolède, Judah ibn Matka (XIIIe siècle) rédige un « Exposé de l'intelligence », qui traite de logique, de physique et de métaphysique[26].
Shem Tov ben Joseph Falaquera (c. 1225- c. 1295) rédige en hébreu un ouvrage encyclopédique intitulé « *De'ot haFilosofim* » (Opinions des philosophes).
Dans la Provence, voisine de l'Espagne, Levi ben Gershom réalise vers 1330 une «encyclopédie bibliographique» qui sera imprimée plus tard à Venise[26].

Chine

La plupart des encyclopédies chinoises doivent leur existence au patronage de l'empereur[27]. Elles étaient destinées à l'empereur lui-même ou à ses fonctionnaires[28]
Le concept d'encyclopédie prend une forme particulière en Chine en raison de la nature même de l'écriture chinoise. Comme celle-ci est de type idéographique, l'apprentissage d'un mot représenté par un idéogramme est inséparable de la réalité qu'il sert à désigner.
Une encyclopédie est appelée un *lei shu*, littéralement livre (*shu*) de catégories (*lei*) et englobe tout ouvrage classant du matériel écrit. Les encyclopédies sont donc d'abord des anthologies des grands textes classiques confucéens, bouddhistes et taoïstes. Sur les quelque 600 ouvrages de ce genre, 200 ont été conservés[29].

La plus ancienne encyclopédie est le *Er ya*, rédigé au IIe siècle av. J.-C. et parfois attribué à Confucius lui-même.
Le *Huang lan* (Miroir pour l'empereur) (c. 220) était une sorte d'anthologie comportant 1 000 chapitres. Il a disparu.
Le *Yiwen Leiju* (Florilège arrangé par catégories) a été réalisé durant la dynastie Tang. Cette encyclopédie était divisée en

47 sections et couvrait toute sorte de sujets, avec de nombreuses citations d'œuvres anciennes[30]. Elle a été terminée par le calligraphe Ouyang Xun en 624. Linghu Defen et Chen Shuda y ont également contribué.
Le *Pien-chu*, rédigé au VII^e^ siècle, est la première « encyclopédie » conservée.
Le *Fayuan Zhulin* (Forêt de pierres précieuses dans le jardin de Dharma), en 100 volumes, a été compilé en 668 par Dao Shi. Cet ouvrage contient des textes bouddhistes anciens.

Les Quatre grands livres des Song est une importante compilation réalisée entre le X^e^ et le XI^e^ siècle. Son premier livre s'appelle le *Taiping Yulan*, volumineuse anthologie de poèmes, de citations et de proverbes compilée entre 977 et 983. Il compte plus de 1 000 chapitres classés en 55 catégories.
L'encyclopédie *Yü-hai,* dont la compilation a commencé en 1267, a finalement été imprimée en 1738. Elle compte 240 volumes[31].

L'*Encyclopédie de Yongle* est un ouvrage colossal rédigé sous la dynastie Ming entre 1402 et 1408. Elle a mobilisé 2 100 savants sous la direction de l'empereur Yongle (qui régna de 1402 à 1424) et contient environ 8 000 articles pour un total de 500 millions de mots ou 11 000 volumes, dont 400 ont été conservés. Elle a mobilisé 100 calligraphes qui en firent deux copies.
Le *Bencao gangmu* est un recueil de médecine terminé en 1578 par Li Shizhen qui répertorie plantes, animaux et minéraux à usage thérapeutique. L'auteur aurait consacré 30 ans à cet ouvrage, qui synthétise 800 travaux antérieurs.
Le *Sancai Tuhui*, publié en 1609, est dû à Wang Qi et Wang Siyi, tous deux natifs de Shangai. Il couvre les trois « mondes » que sont le ciel, la terre et l'humanité. Cet ouvrage compte 106 chapitres et 14 catégories : astronomie, géographie, biographies, histoire, biologie, etc. Il contient des illustrations. Des reproductions de cet ouvrage sont encore disponibles aujourd'hui en Chine. Elle a fait l'objet d'une adaptation japonaise, le *Wakan Sansai Zue* (« Encyclopédie illustrée sino-japonaise ») en 1712.
Le *Tiangong Kaiwu* ou Exploitation des œuvres de la nature, publié en 1637, est dû à Song Yingxing (1587–1666). Cette encyclopédie couvre un large éventail de sujets : agriculture, sériculture, sel, sucre, céramique, métallurgie, transports, papier, poudre à canon, art militaire, mercure, etc. Elle était accompagnée de nombreuses illustrations de type technique. Contrairement à l'usage, le *Tiangong Kaiwu* ne fait que rarement référence à des ouvrages antérieurs et le style dans lequel il est rédigé suggère une expérience de première main[32]. Song Yingxing a été désigné comme le « Diderot de la Chine » par l'historien britannique Joseph Needham[33].

À la même époque, la Chine découvrait les connaissances venant d'Occident à travers une collection d'ouvrages scientifiques que Nicolas Trigault avait recueillis à travers l'Europe et envoyés à la mission jésuite de Pékin. Avec l'aide du lettré chinois Paul Siu Koang-ki, le jésuite allemand Johann Schall en entreprend la traduction vers le chinois. Ensemble, ils font publier vers 1650 une Encyclopédie des choses mathématiques et scientifiques en cent volumes[34].
La *Qinding Gujin tushu jicheng* ou Grande

Encyclopédie impériale illustrée des temps passé et présent a été publiée en 1726. Elle compte 10 040 chapitres, soit 5 020 fascicules. Contrairement aux précédentes encyclopédies, qui étaient soit manuscrites soit tirées à peu d'exemplaires, celle-ci a été imprimée à l'aide de jeux de caractères de cuivre mobiles[35].

Renaissance

La découverte du savoir antique ne change pas fondamentalement l'objectif des encyclopédies de l'époque: celles-ci ne sont pas vues comme des endroits où le savoir est créé mais où il est préservé ou redécouvert[36]. Le savoir est toujours considéré comme une réalité intemporelle, immuable et provenant de sources ou d'autorités extérieures.

Au début du XV^{e} siècle, l'humaniste italien Domenico Bandini rédige une *Fons memorabilium universi* (Source des merveilles de l'univers). Cet ouvrage est le premier à utiliser un système de références croisées[37].

Domenico Nani Mirabelli publie la *Polyanthea* en (1503). Cet in-folio est un florilège de citations, de symboles, de traités spécialisés, d'anecdotes et de fables tirées de sources grecques et latines, regroupées sous quelque 750 entrées classées en ordre alphabétique. Cet ouvrage, retravaillé et augmenté par divers continuateurs, connaîtra de nombreuses éditions jusqu'en 1686. Il est considéré comme le prototype du « dictionnaire de conversation » (*conversationslexikon*)[37].

Gregor Reisch publie la *Margarita philosophica*, première encyclopédie imprimée (1504). Reisch a voulu synthétiser le cercle des connaissances en arts et en sciences, tels qu'ils étaient couverts par l'enseignement universitaire de son époque. Ce manuel comporte 1 500 pages réparties en 12 livres portant respectivement sur le *trivium* (grammaire latine, dialectique, rhétorique), le *quadrivium* (arithmétique, musique, géométrie, astronomie), ainsi que la physique, l'histoire naturelle, la physiologie, la psychologie et l'éthique. Ce livre contient de nombreuses illustrations et un index détaillé. La structure reprend la forme questions-réponses du catéchisme, popularisée par la *Somme théologique* : un élève (Discipulus) pose des questions et le maître (Magister) y répond. Selon l'auteur, une lecture attentive de cet ouvrage devait permettre à un étudiant de se dispenser de fréquenter l'Université[38].

Le Bavarois Johann Turmair, dit Johannes Aventinus, publie en 1517 une *Encyclopedia orbisque doctrinarum, hoc est omnium artium, scientiarum, ipsius philosophiae index ac divisio*. Il a été le premier à utiliser le terme encyclopedia dans le titre d'un livre[39].

Guillaume Budé a adapté le terme latin *Encyclopædia* au français, mais la première occurrence imprimée du terme encyclopédie apparaît dans *Pantagruel* de François Rabelais en 1532, au chap. XIII. L'encyclopédie est le savoir complet que possède Panurge, à l'exemple de son compagnon Pantagruel. Au chapitre VIII, Gargantua avait tracé le programme pédagogique que devait suivre Pantagruel afin que son père puisse admirer en lui « *un abîme de science* »[5]. Cet ouvrage illustre la volonté d'accumuler un savoir universel, typique du bouillonnement intellectuel qui marque la Renaissance.

Joachim Sterck van Ringelbergh aussi appelé Joachimus Fortius Ringelbergius (1499 – 1531) est un savant, humaniste et mathématicien flamand né à Anvers. Il est l'auteur de *Lucubrationes vel potius absolutissima kyklopaideia* (Bâle, 1541).
Le grand imprimeur et humaniste Charles Estienne réalise le *Dictionarium historicum, geographicum et poeticum* (1553), dictionnaire en ordre alphabétique couvrant le vocabulaire latin courant ainsi que les noms de lieux et de personnes. Cet ouvrage sera constamment réimprimé au moins jusqu'en 1686.

Pierre de la Ramée propose dans sa *Dialectique* (1556) une méthode pour organiser les diverses composantes du savoir en évitant les répétitions, méthode fortement influencée par sa lecture de Raymond Lulle.
En 1559, l'humaniste Paul Scalich publie à Bâle une *Encyclopaedia, seu Orbis disciplinarum, tam sacrarum quam prophanarum Epistemon*[40]. Cet ouvrage serait le premier à utiliser le terme « encyclopédie » dans un titre, au lieu de « cyclopédie ». Il s'agit en fait d'un long dialogue d'une centaine de pages entre un maître et un étudiant, touchant à une variété de sujets (métaphysique, psychologie, médecine, arts libéraux). Dans l'introduction, l'auteur justifie son entreprise comme dictée par le désir inné qu'a l'homme de communiquer son savoir[41].

L'érudit et médecin suisse Theodor Zwinger publie à Bâle le *Theatrum vitæ humanæ*, 1565-1587, vaste compilation comptant au moins 4 volumes plus un volume d'index. Cet ouvrage couvre un vaste éventail de sujets qu'accompagnent des anecdotes et des citations. Il traite de morale, de psychologie (imagination, mémoire, maladies mentales, volonté, habitudes), des sports, des armes, des sciences et des techniques, de l'organisation sociale, etc. Au lieu d'un ordre alphabétique, il donne une grande place aux tableaux systématiques, suivant l'exemple de Pierre de la Ramée, afin de montrer les relations entre les sujets, mais l'ouvrage contient aussi un index détaillé des sujets et un autre pour les « *exempla* » (anecdotes moralisantes).

XVII[E] SIÈCLE

Francis Bacon entreprend avec le *Novum Organum* (1620) une encyclopédie qui devrait contenir six volumes, mais dont les deux premiers seulement ont été achevés. Critiquant le manque de rigueur des Anciens, Bacon propose que l'étude des sciences repose sur la méthode expérimentale. Une encyclopédie doit être impartiale et fondée sur des données avérées. Dans *Instauratio magna* (1620), il propose une division des sujets en 130 sections regroupées en trois parties: la Nature extérieure (astronomie, géographie, espèces minérales, végétales et animales); l'Homme (anatomie, physiologie, actions volontaires et involontaires, pouvoirs); l'Action de l'homme sur la nature (médecine, chimie, les cinq sens et les arts qui s'y rattachent, les émotions, les facultés intellectuelles, le transport, l'arithmétique, etc.). Dans la préface de l'*Encyclopédie*, Diderot reconnaîtra sa dette envers cet ouvrage[42]

En Allemagne, le philosophe et pédagogue Johann Heinrich Alsted publie en 1630 *Encyclopædia Cursus Philosophici* qui répertorie les connaissances en sept

grandes classes. C'est la dernière des grandes encyclopédies rédigées en latin.
Le jésuite allemand Athanase Kircher (1601-1680), célèbre pour son esprit encyclopédique, publie *Ars magna sciendi sive combinatorica* (1669).
Louis Moréri publie en 1674 à Lyon le *Grand Dictionnaire historique, ou Le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*. Ce livre contient principalement des articles historiques et biographiques. Il est le premier ouvrage à présenter dans un ordre alphabétique rigoureux un éventail de sujets[43].

Antoine Furetière, (1619-1688) sera exclu de l'Académie française pour avoir annoncé le lancement de son propre dictionnaire. Cet ouvrage de 40 000 articles en deux volumes paraîtra après sa mort sous le titre *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts* (1690). Il s'agit là d'une œuvre majeure qui marque un jalon dans l'histoire des encyclopédies. Pour la première fois, les termes populaires et de métiers sont inclus dans un dictionnaire et les articles sur les sciences, les arts et le lexique sont organisés selon un ordre alphabétique uniforme[44].

En réponse à l'ouvrage de Moréri dont il veut corriger les erreurs, Pierre Bayle publie en 1697 le *Dictionnaire historique et critique*, une œuvre majeure qui connaîtra plusieurs éditions et qui préfigure l'Encyclopédie. Ce livre s'attache à dénoncer les mensonges de la tradition historique et à traquer les superstitions[45]. Pour éviter les poursuites, Bayle s'installe à Rotterdam.

XVIII[E] SIÈCLE

Le projet encyclopédique gagne en force au siècle des Lumières en même temps que se développent les sciences.
Le *Lexicon Technicum* dirigé par John Harris, publié en 1704 à Londres, est la première encyclopédie en langue anglaise. Elle est organisée selon un classement alphabétique. Harris a été le premier auteur d'encyclopédie à faire appel à des experts, notamment Isaac Newton et John Ray[46].

La *Cyclopaedia* d'Ephraim Chambers est publiée à Londres en 1728. Également en ordre alphabétique, cet ouvrage sera souvent réédité et inspirera le projet de traduction puis d'encyclopédie qu'un éditeur parisien proposera à Diderot en 1746. Cet ouvrage est le premier à utiliser un système de renvois croisés[47].
En Italie, le *Nuovo dizionario, scientifico e curioso, sacro e profano de Gianfrancisco Pivati* (12 vol., Venise, 1746-1751) est la première encyclopédie en italien qui soit digne de mention.
L'*Universal Lexicon*, rédigé en langue allemande et qui comprend 68 volumes, est publié sous la direction de Johann Heinrich Zedler entre 1731 et 1754. C'est la première encyclopédie à introduire des notices biographiques de personnes vivantes.

Diderot et d'Alembert réalisent entre 1751 et 1772 l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* qui comprend 17 volumes de texte et 11 d'illustrations, avec un total de 71 818 articles. La double vocation de l'*Encyclopédie* est de répertorier les connaissances, les savoirs de son siècle et

d'ouvrir une réflexion critique. Elle porte les idées du siècle des lumières. Cette encyclopédie sera reçue avec enthousiasme dans les milieux intellectuels et inspirera de nombreuses imitations.

Diderot décrit ainsi les objectifs de son entreprise en 1751 :
« *Le but d'une encyclopédie est de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre ; d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, et de le transmettre aux hommes qui viendront après nous; afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été inutiles pour les siècles qui succèderont; que nos neveux devenant plus instruits, deviennent en même temps plus vertueux et plus heureux; et que nous ne mourions pas sans avoir bien mérité du genre humain* »[48]. Le caractère d'un bon dictionnaire est, selon lui, de « *changer la façon commune de penser* ».
Son encyclopédie prend parti de ce fait dans les combats politiques, religieux et scientifiques de son temps. Elle fournit un savoir et une critique du savoir, du langage et des préjugés véhiculés par les habitudes, les interdits, les dogmes et les autorités. Elle témoigne de la liberté de penser, du goût d'inventer et de la nécessité de douter[49].

Dans l'article «encyclopédie», Diderot insiste encore sur la dimension collective et la générosité inhérente à son projet: «*Ouvrage qui ne s'exécutera que par une société de gens de lettres & d'artistes, épars, occupés chacun de sa partie, & liés seulement par l'intérêt général du genre humain, & par un sentiment de bienveillance réciproque*». De fait, plus de 160 encyclopédistes ont collaboré à ce projet. Rompant avec les encyclopédies antiques et médiévales, qui étaient l'œuvre d'un seul homme, on est maintenant entré dans l'ère des travaux collectifs.
Entre 1768 et 1771, la *Britannica* paraît à Édimbourg en 100 fascicules hebdomadaires sous le titre « *Encyclopædia Britannica, ou Un Dictionnaire des Arts et des Sciences compilé selon un nouveau plan* ». Une deuxième édition paraît dès 1778.
Entre 1770 et 1780, est publiée à Yverdon une *Encyclopédie ou dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines*, qui s'inspire fortement du modèle de Diderot, mais en en supprimant les aspects anti-religieux, ce qui lui vaudra une grande popularité dans les milieux protestants.

La dimension collective du projet encyclopédique sera encore plus manifeste avec la colossale *Encyclopédie méthodique*, dite aussi Encyclopédie « *Panckoucke* », dont la publication s'échelonnera de 1782 à 1832 et comptera 210 volumes, mobilisant plus d'un millier de contributeurs. Au lieu de traiter les sujets par articles, cette encyclopédie est organisée en volumes entiers consacrés à des domaines du savoir. À titre d'exemple, l'histoire naturelle couvre 12 volumes.
En 1788 paraît en Allemagne la *Deutschen Encyclopädie*.

XIX[E] SIÈCLE

À partir de 1800 et durant tout le siècle suivant, le mouvement encyclopédique devient un phénomène d'imprimerie, avec plus d'une nouvelle encyclopédie publiée par an, sans compter les rééditions d'ouvrages existants[50]. Dès 1809, un périodique anglais faisait remarquer qu'on était entré dans « *l'âge des encyclopédies*[51] ».

Toutes les grandes nations veulent alors disposer d'une encyclopédie dans leur propre langue. Ce n'est pas seulement une question de fierté mais aussi d'intérêt national, car la vulgarisation des connaissances et leur mise à la disposition du public sont essentielles au développement économique et intellectuel d'un pays. Ce mouvement est appuyé par des changements significatifs dans le niveau d'alphabétisation et dans la mécanisation des techniques d'imprimerie, qui rendent les gros tirages commercialement rentables[52]. Cela a aussi pour effet de créer une tension entre la vulgarisation à bas prix visant un public populaire et la spécialisation destinée à un public savant, les éditeurs étant amenés à favoriser une option au détriment de l'autre.

En Allemagne, la première édition de la *Brockhaus Enzyklopädie* paraît en 1808. Cette encyclopédie connaîtra un énorme succès et sera régulièrement rééditée. Sa dernière édition date de 2005 et compte 30 volumes. La colossale *Allgemeine Enzyklopädie der Wissenschaften und Künste* de Ersch et Gruber, qui compte 167 volumes parus entre 1818 et 1879, restera inachevée.

La première édition de l'*Encyclopedia Americana* paraît aux États-Unis en 1829.

L'Encyclopédie nouvelle de Pierre Leroux et Jean Reynaud paraît entre 1833 et 1847, mais reste inachevée. Elle véhicule une idéologie progressiste et saint-simonienne[53].

Pierre Larousse lance en 1863 sous forme de fascicules le *Grand Dictionnaire géographique, mythologique, bibliographique, littéraire, artistique, scientifique du XIX^e siècle* qui se transformera en *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* (1866-1877). Cet ouvrage qui compte 17 volumes et plus de 20 000 pages mobilise une centaine de collaborateurs et « *demeure une incontournable référence sur son époque*[54].» Il aura un énorme impact social et sera mis à l'Index par l'Église. Il est à l'origine des dictionnaires encyclopédiques condensés qui feront le succès de cette maison d'édition durant plus d'un siècle, le premier étant le *Nouveau Larousse illustré en sept volumes* (1897-1904).

La *Grande Encyclopédie* est une encyclopédie de 31 volumes publiée en France de 1886 à 1902 et dirigée par Marcellin Berthelot. Il s'agit d'une « *mise au point didactique générale de haute tenue, comparable à la Britannica du temps*[55]. »

Des encyclopédies spécialisées apparaissent dans beaucoup de domaines :

• L' *Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne, en 171 volumes, est considérée comme « *un des grands monuments du siècle*[54]. »

• L'*Encyclopédie Catholique*[56] publiée sous la direction de l'abbé Glaire et du vicomte de Walsh parait en 1839 en 18 volumes. C'est une encyclopédie universelle imposante non illustrée, offrant un développement conséquent des questions relatives à l'Église Catholique : par exemple l'article sur les conciles fait 180 pages dont 10 pages pour les conciles tenus au X^e siècle.

• L'*Encyclopédie Roret*. « Commencée sous la Restauration, elle se poursuivra jusqu'en 1939 et se compose de manuels techniques très complets, dont certains reprennent des titres publiés ailleurs54. »

• L'*Encyclopédie des sciences philosophiques* publiée en 1817 à Heidelberg par le philosophe allemand Hegel.

• *Le Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'industrie et des arts industriels*[57], en

8 volumes (1881-1891)[58] sous la direction de O.E. Lami.

En Allemagne, la *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, consacrée à l'Antiquité classique et dont la 3e édition (1890-1978) compte 83 volumes plus un volume d'index est la plus importante encyclopédie spécialisée jamais publiée.

XX[e] siècle

Dans le monde anglo-saxon, l'*Encyclopædia Britannica* est reconnue comme la référence en matière d'encyclopédie, surtout à partir de la publication de sa onzième édition en 29 volumes en 1911.
L'Espagne produit à son tour une des très grandes encyclopédies du siècle : *Enciclopedia Espasa* aussi appelée *Enciclopedia universal ilustrada* europeo-americana, en 70 volumes (1908-1930). Le Brésil publie sa Grande Enciclopédia Portuguesa e Brasileira, en 40 volumes (1936-1960). La Finlande publie la première encyclopédie en finnois, la *Tietosanakirja*, comptant 11 volumes (1909-1922). L'Union soviétique publie la *Grande Encyclopédie* soviétique en 65 volumes (1926-1947), qui a été décrite comme « *ouvertement marxiste-léniniste et fondamentalement nationaliste*[22] ».

En Italie apparaissent deux grandes réalisations:
Enciclopedia italiana (1925-1936), 36 volumes, incluant un volume d'index. Cet ouvrage bénéficie d'une aide substantielle de l'État italien. L'historien français Lucien Febvre la juge « *assez luxueuse dans sa présentation et de plus en plus fasciste dans sa rédaction*[59]. » Ce jugement sévère est sans doute dû au fait que Mussolini en a rédigé l'article sur le fascisme. R. Collison la considère toutefois comme l'une des trois plus importantes encyclopédies du siècle, avec *Britannica* et *Espasa*[60].
L'*Enciclopedia del Novecento* (1975-1984) en 7 volumes présente une collection d'articles thématiques très fouillés signés par des sommités internationales.

En France, l'expansion de la scolarité et de la curiosité intellectuelle subséquente fait de la production d'encyclopédies une activité lucrative qui suscite de nombreuses réalisations sous forme d'encyclopédies universelles ou spécialisées:
Le *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse, révisé par Claude Augé, est publié sous le titre Nouveau Larousse illustré, en 7 volumes (1897-1904).
En 1906 paraît le *Petit Larousse illustré,* comportant une section sur les noms communs, une autre sur les noms propres et une section centrale de pages roses consacrées aux locutions latines et étrangères. Ce dictionnaire fréquemment réédité se répandra dans tout le monde francophone et fera du terme « Larousse » un nom commun pour désigner un dictionnaire[59].
- Le *Larousse du XX[e] siècle* en 6 volumes est publié entre 1927 et 1933.
- *Grand Larousse encyclopédique* en 10 volumes paraît entre 1960 et 1964.

Le Club français du livre publie l'*Encyclopædia Universalis* en collaboration avec l'éditeur de la *Britannica*. La 1[re] édition (1968-1975) compte 20 volumes. Les articles sont signés par des experts, comme la Britannica le fait depuis 1922, ce qui ajoute au prestige de cet ouvrage.
- *Grande Encyclopédie Larousse* en 21 volumes (1971-1978)[61].

• *Dictionnaire encyclopédique Quillet*. Cet ouvrage servira de base à l'Encyclopédie Grolier en 15 volumes qui sera vendue au Canada à partir des années 1960.
• *Encyclopédie Alpha,* 15 volumes vendus par fascicules dans les années 1970.
• Le *Quid*, dont la première édition paraît en 1963, est un ouvrage encyclopédique condensé du genre annuaire, offrant un maximum d'informations dans un seul volume, en s'attachant surtout à des données chiffrées et de caractère pratique.

Même si les ouvrages organisés en ordre alphabétique dominent largement, on voit aussi paraître des ouvrages thématiques :

• L'*Encyclopédie française* de Lucien Febvre et Anatole de Monzie en 20 volumes (1935-1966), se donne pour mission de « *rendre sensible à tous la liaison réciproque de toutes les disciplines*[59] ». Afin de pouvoir accueillir de nouveaux développements, cette encyclopédie est livrée en feuillets reliés à l'intérieur d'un classeur.
• *L'Encyclopédie de la Pléiade* : cette prestigieuse collection créée par Raymond Queneau compte 49 volumes organisés selon de grandes classes thématiques et développées en savants exposés. Tout comme l'*Encyclopédie française*, cette entreprise refuse d'« *entasser des faits* » et veut plutôt offrir « *une synthèse véritable* »[62]. Imprimés sur papier bible, ces volumes paraîtront de 1956 à 1991. Ce sera un échec commercial[22].
• « *Que sais-je ?* » : collection de petits livres au format unique de 128 pages lancée en 1941 par les Presses Universitaires de France. Elle compte en 2012 plus de 3 000 titres.

Les encyclopédies spécialisées se multiplient :

• L'*Encyclopédie des Métiers*, par l'association ouvrière des Compagnons du Devoir
• *Encyclopédie anarchiste en 4 volumes* (1925-1934)
• *Géographie universelle*
• *Encyclopédie Cousteau en 20 volumes sur la vie océanographique* (1976)
• *Dictionnaire des symboles* par Jean Chevalier et Alain Gheerbrant (1969)
• *Encyclopédie berbère* (1984)
• *Encyclopédie du Canada en 3 volumes* (1985). Disponible en ligne depuis 2006
• *Encyclopédie hébraïque* (1944-1980)
• *Encyclopédie du mouvement wallon en 3 volumes* (2000-2003)
• *Encyclopédie persane* (1955-1996)

Ère numérique

L'ordinateur se révèle très vite extrêmement utile pour le travail sur les textes. Dès 1946, Roberto Busa en perçoit l'intérêt pour l'établissement d'un index des œuvres de Thomas d'Aquin [63], frayant ainsi la voie des humanités numériques. Grâce à ses possibilités de calcul, l'ordinateur est en effet un outil incomparable pour le projet encyclopédique :
Il permet de trouver en une fraction de seconde toutes les occurrences d'un mot parmi des millions d'autres.
L'efficacité de l'accès alphabétique est maximisée par le jeu des hyperliens, qui permettent au lecteur de sauter rapidement d'un élément à un autre, ce qui facilite beaucoup l'accès aux données.
Les capacités multimédia inhérentes au numérique permettent d'accompagner tout article avec des documents sonores,

des images, des vidéos et des animations, ce qui augmente l'attrait de ces ouvrages pour le lecteur moyen et facilite la compréhension de données complexes.
La facilité des opérations de mise à jour est un atout considérable par rapport à la version imprimée.

Encyclopédies sur CD-ROM

Le CD-ROM se commercialise à partir de 1984. Très vite, les encyclopédies commencent à adopter ce support:

• L'*Academic American Encyclopedia* publiée par Grolier en 1985 est la première encyclopédie sur CD-ROM, mais elle ne comprend pas de multimédia.
• La *Compton's Encyclopedia* (1989) est la première encyclopédie multimédia sur ce support. Il s'agit en fait d'une version allégée de la prestigieuse Britannica[64].
• En 1993, Microsoft entre dans la course en livrant une version de son encyclopédie Encarta avec le système d'exploitation Windows. Cette encyclopédie multilingue est basée sur la populaire *Funk & Wagnalls, Collier's et New Merit Scholar.* Elle cesse d'être publiée en 2009.
• En 1994, la *Britannica* est vendue sur CD-ROM. La consultation exige l'installation de *Netscape* sous Windows 95, ce qui l'a rendue inopérable sur les machines récentes.
• À partir de 1995, l'*Encyclopædia Universalis* sur CD-ROM est fournie en complément de l'édition imprimée. Le découplage des deux versions se fait à partir de 2004. Une nouvelle version paraît chaque année jusqu'en 2012 (version 17).
• L'*Encyclopédie Hachette Multimédia* tentera également, mais un peu tard, une édition en support numérique (1999-2007).

Encyclopédies en ligne

Le Web, qui commence à se répandre en 1993, se révèle comme un support bien supérieur au CD-ROM grâce à son ubiquité d'accès : cette caractéristique est d'autant plus valorisée que va se répandre le téléphone mobile intelligent qui sera suivi, quelques années plus tard, par la tablette tactile. Si l'on ajoute à l'instantanéité de l'accès l'extrême facilité des opérations de mise à jour et de copier-coller que permet le Web, on comprend l'intérêt de ce support pour un éditeur d'encyclopédie et son attrait pour les usagers.

L'*Academic American Encyclopedia* qui était accessible par Internet depuis 1983 via *Compuserve* rejoint la plateforme Web en 1995 en même temps que la *Britannica*. Ces deux encyclopédies sont disponibles moyennant un abonnement annuel.

En janvier 2001, Jimmy Wales et Larry Sanger lancent Wikipédia. Mettant en pratique les idées du gourou du logiciel libre Richard Stallman, cette encyclopédie se définit comme libre d'accès, multilingue, universelle et librement réutilisable. Elle est basée sur la technologie *wiki* inventée en 1995 qui permet de créer de nouvelles « pages » très facilement et de conserver en archives tous les états d'un texte. La réussite de Wikipédia est due à la fois à son fonctionnement collaboratif déterritorialisé, ainsi qu'à quelques principes :
La neutralité de point de vue exige que le rédacteur se situe dans le domaine du savoir et non de la croyance.
Les articles sont rédigés de façon collaborative et peuvent être modifiés en tout temps.
Les interactions entre les collaborateurs

sont régies par les règles de savoir-vivre et de convivialité.
Le contenu de Wikipédia est librement réutilisable, selon le principe de la licence libre.
Le projet étant par définition encyclopédique, il exclut toute information non référencée par des sources crédibles et vérifiables.
Un autre atout important est la barre multilingue, qui permet à un usager de passer instantanément, pour un même article, à son traitement dans une aire linguistique et culturelle différente.
En 2012, Wikipédia compte plus de 4 000 000 d'articles dans sa version anglaise et plus de 1 300 000 en français, offrant ainsi une couverture encyclopédique bien plus vaste que n'importe quel autre projet. À titre de comparaison, *Encarta* avait 62 000 articles en 2008, tandis que *Universalis* en propose 34 400 en ligne. Quant à l'*Encyclopædia Britannica*, elle en offre 120 000 en ligne, accompagnés d'un riche appareil multimédia.

Les encyclopédies imprimées classiques ont beaucoup de mal à soutenir la concurrence du numérique :
En 2007, *Quid* publie sa dernière édition.
La *Brockhaus Enzyklopädie*, encyclopédie allemande de référence, abandonne l'édition papier en 2009.
La *Britannica*, dont la dernière édition imprimée date de 2010, annonce le 15 mars 2012 qu'elle ne publiera plus de version sur papier[65]. L'édition de 1911 étant tombée dans le domaine public, elle est disponible gratuitement en ligne.
De nombreuses bases de donnés et encyclopédies spécialisées disponibles en ligne font leur apparition, notamment *Internet Movie Database* qui répertorie tous les films et séries télévisées en donnant pour chacun une fiche détaillée[66] .

DÉVELOPPEMENTS CONNEXES

La volonté de totalisation du savoir, qui est à la base du projet encyclopédique, peut prendre d'autres formes, en fonction de l'objet à représenter et des objectifs poursuivis.
Les premières tentatives encyclopédiques apparaissent sous forme de liste, tel le *Catalogue des vaisseaux* dans l'*Iliade* (IX^{e} siècle av. J.-C.), qui répertorie les forces en présence lors de la guerre de Troie. Une autre forme de liste, les annales, enregistre les événements historiques sous forme chronologique. Il se produit encore aujourd'hui de nombreux ouvrages de ce genre, tels *Chronologie universelle d'histoire*[67], *Famous first facts*[68] ou le populaire *Livre Guinness des records*.

L'almanach répertorie sous forme de calendrier des informations diverses relatives à la vie quotidienne dans les campagnes: phases de la lune, lever et coucher du soleil, alternance des saisons, etc. La représentation de type plan que fournit la carte est parfaitement adéquate pour représenter les positions respectives de divers objets dans un ensemble fini. Dès l'Antiquité, la carte géographique était essentielle aux commerçants et aux navigateurs ainsi qu'au pouvoir désireux de baliser son empire. La métaphore de la carte s'est maintenant étendue à la cartographie génétique qui détermine les positions relatives d'une séquence d'ADN sur un chromosome.
La métaphore de l'arbre, qui a inspiré

les premiers procédés de classement avec l'*Arbre de Porphyre*[69], est particulièrement adéquate pour représenter l'évolution du vivant. Elle sert de structure au *Tree of life web project*, qui a pour but de rassembler une collection d'informations au sujet de la biodiversité et de recenser tous les organismes, qu'ils soient encore vivants ou qu'ils aient disparu.

L'avènement des bases de données a ouvert de nouvelles possibilités à la volonté de savoir. Certains considèrent le monde comme un « *énorme problème de données*[70] » qu'il importe de rassembler, catégoriser et offrir à des clients éventuels. Les méthodes d'exploration de données (*data mining*) permettent d'extraire des configurations inattendues et sémiotiquement valides à partir d'énormes amas de données factuelles considérées jusque-là comme étant sans valeur. Grâce à leur présentation sous forme visuelle, les résultats ainsi obtenus peuvent être globalement appréhendés d'un coup d'œil ou explorés à loisir en fonction des besoins de l'usager[71].

CARACTÉRISTIQUES

Organisation
Ordre thématique

Jusqu'au XVII[e] siècle, le projet encyclopédique avait vocation à présenter une synthèse globale du savoir dans un ouvrage que le lecteur était censé lire du début à la fin afin de se l'assimiler en profondeur[72]. L'organisation en était donc nécessairement thématique, afin de faciliter dans l'esprit du lecteur l'établissement de liens entre les divers éléments de savoir. Comme cette ambition devient irréaliste avec l'expansion du champ des connaissances, le projet encyclopédique cèdera finalement à la commodité offerte par un classement alphabétique, mais non sans que cela suscite de nombreuses critiques et controverses.

Dans le *Consilium de Encyclopædia nova conscribenda methodo inventoria* (1679), Leibniz, qui s'est intéressé aux règles combinatoires de Raymond Lulle, renonce cependant à la possibilité d'appliquer celles-ci à la rédaction d'une encyclopédie.
Au lieu d'une organisation thématique rigoureuse qui enchaînerait l'ensemble des connaissances en affectant à chaque élément de contenu une place unique, Leibniz « *compare une encyclopédie à une Bibliothèque comme inventaire général de toutes les connaissances [...] Il rappelle que l'encyclopédie devrait avoir beaucoup de renvois d'un lieu à un autre, étant donné que la plupart des choses peuvent être vues sous différentes perspectives [...] Et ceux qui rangent une Bibliothèque ne savent pas bien souvent où placer quelques livres, étant suspendus entre deux ou trois endroits également convenables*[73].»

La pensée de Leibniz était connue du philosophe et mathématicien d'Alembert qui a conçu avec Diderot l'organisation de l'*Encyclopédie*.
Dans le *Prospectus de l'Encyclopédie*, Diderot annonce vouloir « *former un arbre généalogique de toutes les sciences et de tous les arts, qui marquât l'origine de chaque branche de nos connaissances, les liaisons qu'elles ont entre elles et avec la tige commune, et qui nous servît à rappeler les différents articles à leurs chefs*[74]». On

considérait encore comme nécessaire de proposer une vue synthétique du savoir et que le maître d'œuvre d'un projet aussi colossal dispose de repères pour distribuer le travail de rédaction entre les divers collaborateurs en fonction de leur expertise respective.
Toutefois, l'*Encyclopédie* se contente de présenter un tel tableau sans toutefois l'adopter dans l'exposé des articles, qui suivent un ordre alphabétique. Par la suite, le projet ancien de hiérarchisation des connaissances est abandonné, sauf à des fins de classification. Il n'est déjà plus présent dans la première édition de la *Britannica* en 1771 :
Quand la première édition de la *Britannica* omit d'inclure une carte des sciences, cela passa pour de la paresse; mais dès le début du XIX[e] siècle, elle produisit dans une édition subséquente une justification philosophique de cette omission, liquidant par le fait même un aspect non négligeable de la vision encyclopédique qui guidait la *Cyclopaedia* et l'*Encyclopédie*[75].

Même si l'ordre alphabétique est largement plébiscité par les lecteurs de l'*Encyclopédie*, des encyclopédies thématiques continueront à paraître au XX[e] siècle, notamment l'*Encyclopédie de la Pléiade* et l'*Encyclopédie française*.

Ordre alphabétique

L'ordre alphabétique, dont l'adoption commence à se répandre vers la fin du XVII[e] siècle, est mieux adapté aux attitudes de lecture qui se développent et s'épanouissent au siècle des Lumières. Alors que l'accent était traditionnellement mis sur un modèle intensif de lecture, impliquant la nécessité pour le lecteur de s'assimiler en profondeur le contenu de ses lectures, on voit alors se répandre un modèle « extensif » où le lecteur préfère étendre l'éventail de ses lectures plutôt que de relire toujours les mêmes textes[76].

Soucieux de faciliter le travail du lecteur, Diderot précise: « *on a traité des sciences et des arts de manière qu'on n'en suppose aucune connaissance préliminaire ; qu'on y expose ce qu'il importe de savoir sur chaque matière ; que les articles s'expliquent les uns par les autres.* » C'est cette même préoccupation qui lui fait adopter un ordre alphabétique. En outre, celui-ci donne aux éditeurs une flexibilité nouvelle, leur permettant d'ajouter de nouvelles rubriques en fonction des avancées scientifiques sans avoir à en vérifier la cohérence avec une organisation préalable de l'ensemble. L'idée que le classement alphabétique offre une plus grande facilité d'accès à un large groupe de lecteurs est essentiellement une idée propre au XVIIIe siècle[77].

Critique de l'ordre alphabétique

Dans *The Pickwick Papers* (1866), Charles Dickens évoque une personne qui aurait tout appris sur la métaphysique chinoise à partir de l'*Encyclopædia Britannica*. Comme Mr Pickwick s'en étonne, son interlocuteur précise : « *Il a lu sur la métaphysique sous la lettre M, et sur la Chine sous la lettre C, puis il a combiné ses informations*[78]*!* »

L'adoption de l'ordre alphabétique est ainsi souvent dénigrée comme étant à la source d'un savoir hétéroclite, vain et superficiel. Nombreux sont les critiques qui répugnent à ce que le savoir soit débité en milliers d'articles classés

en ordre alphabétique et qui s'inquiètent des effets que pourrait avoir cette fragmentation du savoir sur la formation des esprits. Comme le souligne un historien, « *le passage d'un système thématique à un système alphabétique peut refléter un changement dans la vision du monde, une perte de la foi dans la correspondance entre le monde et le mot. Cela correspond évidemment aussi à un changement dans le mode de lecture*[79] ».

Dès 1771, la préface de l'*Encyclopædia Britannica* critique Diderot et d'Alembert pour avoir adopté un classement alphabétique: « *the folly of attempts to communicate science under the various technical terms arranged in an alphabetical order*[80]. » Mais cet ouvrage finira par l'adopter lui aussi dans une édition ultérieure, ce qui déclenchera une charge féroce de la part du poète et critique Samuel Taylor Coleridge, qui faisait partie de l'équipe de rédaction de l'*Encyclopædia Metropolitana*. Celle-ci s'en est tenue à l'ordre thématique ancien, ce qui causera son échec commercial vers 1840 car ce type d'organisation était déjà alors considéré comme un anachronisme vu qu'il était impossible à un individu d'embrasser l'ensemble du savoir[81].

La critique de l'ordre alphabétique n'est pas seulement motivée par des considérations d'ordre théorique, mais vient aussi du fait que, par sa facilité d'accès, ce genre d'encyclopédie met le savoir à la portée des masses, court-circuitant de ce fait les institutions traditionnelles de transmission du savoir. Aux yeux de certains, les connaissances ainsi obtenues seraient donc en quelque sorte frappées d'illégitimité. Flaubert s'est fait l'écho de ces critiques dans son *Dictionnaire des idées reçues*, publié après sa mort, où l'on trouve ces entrées « *DICTIONNAIRE : En dire : "N'est fait que pour les ignorants." ENCYCLOPEDIE : En rire de pitié, comme étant un ouvrage rococo, et même tonner contre.* » Cette critique est explicitée sous forme romanesque dans *Bouvard et Pécuchet*[22] (voir ci-dessous «Encyclopédie et fiction»).

Organisation mixte

L'arbitraire de l'ordre alphabétique est cependant compensé dans l'*Encyclopédie* par quatre types de renvois internes, qui peuvent être comparés à des hyperliens avant la lettre.
Cherchant un moyen terme entre les approches alphabétique et thématique, l'*Encyclopædia Britannica* adopte pour sa 15e édition (1974) un modèle hybride comportant trois ensembles : la Macropædia (17 volumes) qui développe en profondeur quelques centaines d'articles fondamentaux, la Micropædia (une encyclopédie ordinaire en 12 volumes contenant 65 000 articles classés en ordre alphabétique) et la Propædia (un vol.) qui organise et relie de façon thématique les contenus des deux autres.

Dans les encyclopédies en ligne, la question de l'ordre alphabétique est devenue non pertinente car le visiteur navigue le plus souvent à l'aide d'hyperliens qui lui permettent de suivre ses propres réseaux associatifs et de se construire un savoir répondant à ses intérêts et à ses capacités. Toutefois, divers moyens sont mis en place par ces encyclopédies pour compenser la fragmentation inhérente à ce modèle : outre un outil de recherche standard, l'encyclopédie *Universalis* en ligne offre

des cascades de menus déroulants dans lesquels les sujets sont regroupés de façon thématique, ce qui permet, par exemple, de faire défiler la liste de tous les écrivains d'un pays donné.

La *Britannica* propose un très sophistiqué « curseur temporel » (*timeline*) qui permet d'explorer de grandes classes de sujets (architecture, art, écologie, vie quotidienne, littérature, etc.) à travers le temps. À chaque sujet correspondent des dates importantes auxquelles sont attachées des fiches synthétiques sur lesquelles il est possible de cliquer pour en savoir davantage.

Dans Wikipédia, chaque article est associé à une ou plusieurs catégories de sorte que le lecteur peut facilement trouver tous les articles de la même catégorie ainsi que ceux de la catégorie hiérarchiquement supérieure. Un certain nombre d'articles sont également associés à une modalité de regroupement plus lâche: les portails. Ceux-ci, qui sont au nombre de 1 243 dans la Wikipédia française, sont des classes thématiques, regroupées à leur tour en douze grands thèmes: Arts – Culture – Sport – Loisirs – Société – Politique – Religion – Histoire – Géographie – Sciences – Technologies – Médecine. Le lecteur intéressé peut ainsi explorer un domaine du savoir et en mesurer les ramifications.

Types de contenu

Le contenu des encyclopédies est soumis à l'esprit du temps et aux limites du savoir en vigueur dans les sociétés où elles apparaissent[82]. Ainsi les encyclopédies médiévales avaient le souci de localiser le Paradis sur une carte du monde, comme le fait Isidore de Séville. Le même auteur présente comme avérée l'existence de multiples variétés de monstres : cyclopes, cynocéphales, satires, antipodes, lemnies (hommes sans tête, avec des yeux sur la poitrine ou les épaules), etc. [83] Ces données seront reprises inlassablement durant des siècles. Encore en 1771, la première édition de la Britannica affirme que l'usage du tabac a pour effet de dessécher le cerveau et de le réduire à une petite masse noirâtre; elle contient aussi un article détaillé sur la nature et le contenu de l'Arche de Noé, sans doute copié/collé à partir d'un ouvrage ancien[84].

Rédigées par les intellectuels de leur temps, les encyclopédies ont longtemps privilégié le savoir abstrait au détriment des métiers et des techniques. La situation change radicalement en 1751 avec *L'Encyclopédie* de Diderot. De même, les encyclopédies ont longtemps banni les biographies de personnes vivantes, qui ne sont introduites qu'avec le *Universal Lexicon* publié en Allemagne à partir de 1731[85].

Rédaction et mise en forme

La rédaction d'un article encyclopédique exige de respecter un style adapté à un discours scientifique de vulgarisation. Dès 1666, la Royal Society de Londres avait reconnu l'importance d'un style neutre pour les textes destinés à sa revue *Philosophical Transactions* en bannissant les figures de style afin d'éviter que des textes visant à susciter la réflexion soient envahis par l'émotivité de leur auteur, si facilement enclenchée par le jeu de la

comparaison, de la métaphore, de l'ironie ou de l'hyperbole[86]. Depuis cette date, les procédés du discours encyclopédique se sont raffinés et se caractérisent par l'effacement de l'énonciateur au profit du référent ou de tournures impersonnelles, l'absence de modalités appréciatives et un style simple, sobre, clair, précis et compréhensible du grand public[87]. Dans les grandes maisons d'édition, ce travail d'homogénéisation stylistique est assuré par des équipes de réviseurs.Les procédés typographiques se sont également raffinés au fil des siècles afin de permettre au lecteur de distinguer rapidement entre les types d'information donnés dans un article. Ainsi, la pratique de mettre en italique les titres de livre se développe à partir de 1701[88]. Par la suite, dictionnaires et encyclopédies mettront au point des signes typographiques servant à distinguer les citations, les sections d'un article, les renvois, etc.

Articles signés ou anonymes ?

Pour contribuer à l'*Encyclopédie*, Diderot a fait appel à des personnages célèbres de son époque, dont les plus connus sont Voltaire, Rousseau, Condorcet, Montesquieu, etc. Ces auteurs se contentent toutefois le plus souvent de signer leurs articles par des initiales. Par la suite, la pratique de la signature varie. Les articles d'encyclopédies thématiques sont généralement signés. Charles Babbage contribue à la *Metropolitana*. Dans son édition de 1926, la *Britannica* fait appel à des personnalités de réputation internationale, tels Albert Einstein pour l'article « Space-time », Freud (« Psychoanalysis »), Marie Curie, Léon Trotsky (« Lenin ») ou Henri Pirenne (« Belgium »).De même, l'*Encyclopædia Universalis* fait appel à des sommités, notamment Roland Barthes (« Texte »). L'*Enciclopedia italiana* a elle aussi fait appel à des centaines d'experts dont les initiales données en début de volume permettent d'identifier l'auteur de chacun des articles. Ces signatures ajoutent incontestablement au prestige de ces ouvrages et garantissent que les informations proviennent de personnes considérées comme des experts dans le domaine. Comme le signale Collison au terme de son étude historique, une encyclopédie qui veut être respectée doit faire appel à des spécialistes pour ses articles et ceux-ci doivent être révisés par des spécialistes à temps complet ou partiel[89]. En 1960, la *Britannica* employait ainsi 170 chefs de section choisis pour leur spécialisation et chargés de superviser chacun environ 250 000 mots dans leur domaine[90]. Le fait que Wikipédia accepte des contributions de n'importe quel usager laisse toujours planer un doute sur la fiabilité des informations que celle-ci fournit et a fait l'objet de nombreuses critiques[91]. En réponse à celles-ci, on a fait valoir qu'il est toujours possible de retracer dans l'historique d'un article les différentes strates de rédaction et d'identifier les points qui font litige, ce qui permet aussi de faire prendre conscience que le savoir n'est pas seulement d'ordre politique, mais aussi toujours provisoire[92].

ÉCUEILS

Biais idéologiques et culturels

Alors qu'elle aspire à dire le vrai sur toute chose, une encyclopédie n'est jamais à l'abri des biais culturels ou

idéologiques de ses rédacteurs[93]. Parfois, ces biais sont clairement affichés, comme dans l'*Encyclopédie*, mais cela faisait partie de ce projet que Diderot avait conçu comme une machine de guerre contre l'obscurantisme — avec pour résultat que cet ouvrage sera condamné par l'Église et que le pape Clément XIII enjoindra aux catholiques de brûler les exemplaires en leur possession[94]. À partir du siècle suivant, cependant, la neutralité de ton commence à s'imposer (avec la notable exception de Pierre Larousse) car « *le temps n'est plus aux réflexions critiques de Bayle ou de Diderot; l'encyclopédisme s'inscrit dans les besoins didactiques de la révolution industrielle*[22] ».

Même dans des ouvrages qui font l'objet d'un processus éditorial rigoureux, telle la *Britannica*, des biais prononcés peuvent apparaître dans la rédaction des articles. On a ainsi dénoncé comme lacunaires ou superficiels les articles de l'édition de 1958 consacrés à Freud, Durkheim, Weber et Keynes. Cette même édition reprenait dans l'article sur la Malaisie les pires préjugés de l'époque coloniale, ce qui avait suscité des réactions indignées de la part d'un journal de Singapour ; l'article sur les Maasaï présentait les hommes de cette population africaine comme s'extrayant les incisives inférieures et se nourrissant principalement de lait, de viande et de sang — affirmations qui avaient suscité un article extrêmement critique de la part du New Yorker[95]. Cette même édition n'avait pas d'entrée sur le marxisme — cela, en pleine Guerre froide! Il n'y en avait pas non plus sur Charles de Gaulle, alors que celui-ci revenait au pouvoir en France cette même année.

Quant à l'article sur la mer des Caraïbes, il présentait le canal de Panama comme « *une extension de la frontière méridionale des États-Unis*[96] ». Ces biais culturels plus ou moins inconscients ne sont pas uniques. De même, l'*Encyclopaedia Universalis* (1990) ne consacrait pas d'entrée à Maurice Duplessis, qui fut pourtant Premier ministre du Québec de 1944 à 1959, alors qu'elle consacre de longs articles à des parlementaires français de second ordre[97]. Dans cette même encyclopédie, le mot Mapuches renvoie à Araucans, article qui commence ainsi « *Araucan est un mot forgé au XVI^e siècle par Ercilla, poète espagnol, à partir d'un nom de lieu indigène* » — comme si les Mapuches n'avaient pas le privilège de se nommer eux-mêmes.

De tels biais sont attribuables à une équipe éditoriale centralisée dans une métropole, où le regard porté sur la périphérie est facilement entaché de préjugés. Ceux-ci sont devenus plus faciles à détecter dans une organisation décentralisée et collaborative où des communautés de lecteurs venant de divers horizons intellectuels et géographiques peuvent intervenir dans la mise au point des articles[97].

Contenu périmé

Les connaissances évoluant constamment, une encyclopédie doit impérativement être mise à jour régulièrement. Comme cette opération est coûteuse en recherche, en typographie et en impression, bien des maisons d'édition se contentaient, dans une nouvelle édition, de ne faire que des changements limités. Cette critique a été notamment adressée à l'encyclopédie espagnole *Espasa* qui a continué à rééditer tels quels des articles

souvent rédigés plusieurs dizaines d'années auparavant. La prestigieuse *Britannica* n'est pas à l'abri de cette critique. En 1958, les notices sur Gustav Mahler, Béla Bartok et Alban Berg étaient en retard d'une ou deux générations au plan critique. L'article sur Baudelaire reflétait encore les opinions critiques de l'ère victorienne (« *une sélection perverse de sujets morbides*[98] »), de même que ceux consacrés à Oscar Wilde et Paul Verlaine qui faisaient silence sur leur homosexualité[99].

Par ailleurs, afin de faire de la place aux données nouvelles, les encyclopédies imprimées étaient souvent contraintes de réduire les articles consacrés à des personnages historiques. À titre d'exemple, l'article consacré au pape Alexandre VI s'étendait sur deux pages et demie dans l'édition de 1910, une page en 1958 et un quart de page en 1963[100].

Idéologie d'État

Dans la *Grande encyclopédie soviétique*, les personnalités tombées en disgrâce étaient expurgées de l'édition subséquente de l'ouvrage. Afin que l'expurgation soit immédiate et complète, les souscripteurs recevaient par la poste un article de remplacement, qu'ils étaient priés de coller à la place de l'article original[101].
L'encyclopédie polonaise *Wielka PWN* a été entièrement refondue et réimprimée (2001-2005) afin d'éliminer les distorsions contenues dans l'édition en vigueur avant la chute du mur de Berlin en 1989.
Ces manipulations de l'information ne sont pas une exclusivité des régimes communistes. Durant la Guerre froide, la CIA a réussi à « placer » des articles dans l'*Encyclopædia Britannica*[102].

Dogmatisme religieux

Le projet encyclopédique peut facilement entrer en conflit avec une religion établie, l'un et l'autre aspirant à dire le vrai sur l'ensemble du réel.
Dans le monde islamique, qui avait tout comme le monde chrétien hérité du savoir disponible dans la culture hellénistique et donné naissance à des travaux scientifiques de grande qualité entre le VII[e] et le XIV[e] siècle, les disciplines profanes n'ont jamais été admises dans les écoles coraniques, tant les gardiens de l'orthodoxie se méfiaient de tout ce qui n'émanait pas du Coran ou ne s'harmonisait pas précisément avec son enseignement[103].
Dans la chrétienté, la situation fut différente, car c'est l'institution religieuse elle-même qui s'est chargée de faire la synthèse entre le dogme et le savoir légué par le monde païen, en se basant pour cela sur l'autorité d'Augustin, qui incita les chrétiens à tirer parti des sciences que leur avait transmises l'antiquité profane pour les mettre au service d'une culture chrétienne et mieux interpréter l'Écriture sainte[104]. Celui-ci acceptait la division du savoir profane établie par Varron, mais en la plaçant, dans la hiérarchie, après les matières divines et théologiques[105], un plan que suivra fidèlement Raban Maur.

L'Église se dota toutefois d'un puissant moyen de contrôle avec l'Index. Elle s'en est servie d'abord pour empêcher la diffusion d'encyclopédies réalisées dans le monde protestant, notamment celle de Zwinger[106], ainsi que des florilèges, telle la *Polyanthea*. Elle a aussi sanctionné l'*Encyclopédie* de Diderot et le *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse.

Encore aujourd'hui, la simple présentation objective de données scientifiques est insupportable pour les intégristes religieux. Aux États-Unis, un groupe a ainsi lancé Conservapedia, une pseudo-encyclopédie sur le modèle de Wikipédia, qui se fait la championne du créationnisme en maintenant la nécessité d'une lecture littérale de la Bible[97].

Plagiat

En tant que compilation de connaissances établies, une encyclopédie s'appuie nécessairement sur des travaux antérieurs. Cette démarche est parfaitement légitime à condition de signaler ses sources. Ce n'est pas toujours le cas et il arrive qu'une encyclopédie se laisse aller à reprendre des compilations antérieures en les maquillant. Selon Charles Nodier : « *Les dictionnaires sont en général des plagiats en ordre alphabétique*[107]. »
La première édition du Dictionnaire de Trévoux (1704) était démarquée très largement du dictionnaire de Furetière, augmenté par Basnage en 1701[108].

IMPACTS SOCIOPOLITIQUES

Un nouveau rapport au savoir

Avec la généralisation de l'accès en ligne, l'encyclopédie a changé de nature, reflétant un nouveau rapport au savoir. Certains ne cachent pas leur inquiétude à l'égard de ces bouleversements : « *Dans l'approximation et la confusion, ce type de néo-encyclopédie [Wikipédia], par sa gratuité et la fascination qu'exercent l'écran et le clavier, peut éloigner des encyclopédies professionnelles et contrôlées [...] l'informatique et l'Internet sont destructeurs de l'esprit encyclopédique incarné par Aristote, saint Augustin, Bacon, Locke, Leibniz [...], ce qui est au moins préoccupant. Dans encyclopédie, le « cycle », le cercle est devenu sans limite, son centre étant partout et sa circonférence nulle part, et la 'pédagogie' que suscite paideia relève du self-service le plus hâtif*[2]. »

Depuis Diderot, une encyclopédie ne vise plus à offrir une vision ordonnée du monde, arrimée à des certitudes philosophiques ou religieuses comme au Moyen Âge. Cette conception animait certes Raymond Lulle (XIII^e^ siècle-XIV^ec^ siècle) qui proposait dans *L'Arbre de la science* une « *Grande Chaîne de l'Être à travers une représentation de la chaîne des savoirs*[109]. »
Une telle vision du savoir relève d'une époque révolue. Depuis déjà plusieurs siècles, la croissance exponentielle des connaissances a exclu la possibilité qu'un individu puisse en faire le tour et se les assimiler.

Les domaines « nobles » des sept arts libéraux qui étaient traditionnellement couverts par l'encyclopédie ont dû s'élargir à des nouveaux venus. Au XVIII^e^ siècle, Diderot avait révolutionné la pensée encyclopédique en faisant une large place aux métiers et aux techniques, avec de nombreux volumes de planches. Avec l'arrivée du numérique, la métaphore organique de l'arbre jadis utilisée pour représenter l'unicité du savoir a fait place à celle du labyrinthe[110]. Dans tous les domaines, les savoirs se sont multipliés, élargissant le champ de l'encyclopédie non seulement aux disciplines scientifiques, mais aussi aux productions culturelles, aux savoirs nécessaires à la vie sociale,

ainsi qu'à une multitude d'informations d'ordre technique et procédural. Chaque jour apparaissent de nouvelles normes qu'il faut pouvoir appliquer, des sigles qu'il faut savoir décoder, des événements qu'il faut comprendre et dont on veut pouvoir revivre la chronologie exacte. Pour tout cela, le public a un besoin d'informations dont la fiabilité soit établie par des sources faisant autorité ou par comparaison avec des versions en d'autres langues.

En outre, la possibilité de retrouver instantanément des informations sur toute sorte de questions et à tout moment modifie notre rapport à la mémoire. Les arts de la mémoire, qui jouaient un rôle majeur avant l'invention de l'imprimerie[111], se sont érodés davantage au profit des connaissances procédurales. Google et Wikipédia sont devenus des substituts de la mémoire.

Une éthique du partage

La décision de réaliser une encyclopédie est un projet de longue haleine qui exige que son auteur se consacre à la synthèse de connaissances établies plutôt qu'à en créer de nouvelles. Pour Denis Diderot, une telle entreprise doit être motivée par le désir d'élever dans le public le niveau de savoir. Il voit les encyclopédistes comme étant « *liés seulement par l'intérêt général du genre humain* » et l'*Encyclopédie* comme « *un livre [pour] guider ceux qui se sentiraient le courage de travailler à l'instruction des autres*[74]. »

On retrouve la même motivation essentiellement altruiste chez Pierre Larousse, dont l'ambition était de faire un livre « *où l'on trouvera, chacune à son ordre alphabétique, toutes les connaissances qui enrichissent aujourd'hui l'esprit humain* », et qui s'adressera non pas à une élite, mais à tous, de façon à « *instruire tout le monde sur toutes choses*[112]. » La devise de sa collection est « *Je sème à tout vent* ».

Universalisme

Selon Lucien Febvre, le mouvement encyclopédique est passé du « *temps des certitudes divines* » représenté par le *Speculum maius* au « *temps des certitudes laïques* » avec l'*Encyclopédie* de Diderot; aujourd'hui, nous serions au temps de « *l'encyclopédie qui sait ne pas tout savoir*[59] ». Toutefois, si le projet encyclopédique ne peut plus envisager de fournir une synthèse des savoirs en même temps qu'une réponse au sens de la vie, il a pris une autre dimension avec la montée rapide d'une conscience mondiale. Selon ce même auteur « *Une encyclopédie, c'est, ce doit être, le manifeste d'une civilisation*[59]. »

Vers la fin de sa vie, l'écrivain britannique H.G. Wells se fit le promoteur d'un projet d'encyclopédie universelle qui sous certains aspects préfigure les encyclopédies en ligne : « *J'imaginais une organisation encyclopédique internationale qui emmagasinerait et mettrait à jour de façon continue tout élément de savoir vérifiable en le plaçant sur microfilm et en le rendant accessible de façon universelle*[113]. »

Revenant sur ce sujet en 1938 dans une contribution à l'article « Encyclopédie » de l'*Encyclopédie française*, intitulée « Rêverie sur un thème encyclopédique », Wells argumente en faveur d'une « *encyclopédie permanente mondiale* » dont le noyau « *serait une synthèse mondiale de bibliographie, de documentation et des archives classées du monde* », grâce à laquelle il ne devrait plus rester un seul illettré dans le

monde[59]. Mieux encore, la facilité d'accès de cette encyclopédie en ferait une sorte de « *cerveau de l'humanité*[114] ». Une masse énorme d'information se transforme ainsi en un organisme vivant « *qui peut avoir à la fois la concentration d'un animal intelligent et la vitalité diffuse d'un amibe*[59] ». Pour l'écrivain d'anticipation, une telle réalisation n'est pas une utopie mais serait essentielle à la survie de l'humanité car elle « *n'aura pas tellement pour effet d'aplanir des discordes archaïques, que de les vider, à fond mais imperceptiblement, de leur substance*[59]. » Ces idées rejoignent en tout point[115] une position défendue par le philosophe et sociologue Otto Neurath, qui plaidait pour l'unité de la science et pour qui l'encyclopédie, par son caractère nécessairement inachevé, est le véritable modèle du savoir, par opposition à l'idée de système[116].

Démocratisation du savoir

Dans son énoncé de mission, la Fondation Wikimédia déclare travailler en vue d'« *un monde dans lequel chaque être humain peut librement obtenir et partager des connaissances*[117]. » Une telle volonté de mettre le savoir à portée de tous est loin d'avoir toujours été la norme[118]. Selon l'historien Peter Burke, la Réforme a beaucoup contribué à faire accepter l'idée que toutes les couches de la société devraient avoir accès au savoir. En revanche, dans les pays qui n'ont pas été touchés par la Réforme, la méfiance envers la diffusion du savoir est restée très forte jusqu'à la Révolution française. Ainsi, Richelieu (1585-1642) écrit dans son *Testament politique* : « *Comme la Connoissance des Lettres, est tout à fait nécessaire en une République, que, il est certain qu'elles ne doivent pas être indifféremment enseignées à tout le Monde. Ainsi qu'un Corps qui auroit des Yeux en toutes ses Parties, seroit Monstrueux ; de même un État le seroit-il, si tous ses Sujets étoient Sçavans; On y verroit aussi peu d'Obéïssance, que l'Orgueil et la Présomption y seroient ordinaires*[119].»

En Chine, le pouvoir a toujours été extrêmement conscient de la nécessité de contrôler la diffusion du savoir et cette méfiance persiste aujourd'hui comme le prouve le blocage, depuis 2007, de toutes les versions de Wikipédia[120]. Wikipédia a également été censurée en tout ou en partie dans divers autres pays : Arabie saoudite, Iran, Pakistan, Syrie, Uzbekistan[121].

ASPECT COMMERCIAL

Moyen Âge

Au Moyen Âge, les livres n'existaient que sous forme de manuscrits que l'on copiait dans des scriptoria, ateliers spécialisés qui se trouvaient le plus souvent dans des monastères. En raison de leur ampleur, les ouvrages de nature encyclopédique étaient particulièrement coûteux à réaliser, surtout s'ils étaient enluminés. Ces ouvrages ne pouvaient donc pas devenir des biens de consommation courante, une bible de grand format coûtant le revenu annuel d'une seigneurie moyenne[122]. Malgré cela, certains ouvrages majeurs ont été recopiés à maintes reprises: il y eut ainsi plus de 1 000 manuscrits des *Etymologiae* d'Isidore de Séville[123], mais c'est un cas exceptionnel et nombre de manuscrits originaux n'ont fait l'objet que de quelques copies. Ainsi, il n'y eut que neuf copies du *Liber Floridus* (1120).

De Gutenberg à 1800

L'apparition de l'imprimerie modifie radicalement la situation, en permettant la reproduction d'un livre à l'identique en autant d'exemplaires qu'on le veut. Toutefois, le commerce du livre encyclopédique reste aléatoire car il faut des capitaux considérables pour assurer la composition, l'impression et la distribution d'un gros *in-quarto*, format normal de ce genre d'ouvrage, et qui fait souvent intervenir des caractères grecs et hébreux. La moyenne des tirages oscille entre 1 000 et 1 500 exemplaires et souvent beaucoup moins[124]. Pour assurer l'écoulement des ouvrages, l'éditeur fait appel à des « facteurs », qui parcourent les villes, cherchant à repérer les clients.

Répondant à un besoin de savoir de plus en plus répandu, certains ouvrages encyclopédiques connaissent toutefois de nombreuses éditions, signe d'une rentabilité très forte. Ainsi, la *Polyanthea*, imposant florilège où abondent les citations en grec et en hébreu, connaît au moins 26 éditions entre 1503 et 1686[125] et se retrouvait dans les bibliothèques des princes et des prélats. Avec la multiplication des découvertes scientifiques au XVIII[e] siècle, la demande s'accroît pour des livres d'information, ce qui fera de la *Cyclopaedia* de Chambers (1728) un véritable succès financier[126], qui inspirera rapidement un projet de traduction française.

Pour les très grosses entreprises, telle l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, l'éditeur lance un appel à souscription, ce qui procure un capital de départ et garantit l'écoulement des volumes. Cet ouvrage sera tiré à 4 250, ce qui était considérable pour l'époque[127].

XIX[e] siècle et XX[e] siècle

La mécanisation des techniques d'impression, qui entraînera « *une extraordinaire hégémonie de l'imprimé*[128] », permet d'abaisser notablement le coût d'une encyclopédie, ouvrant de nouvelles perspectives à sa diffusion. En Angleterre, une société philanthropique dont le programme est de diffuser le savoir aux classes populaires lance la Penny Cyclopædia, qui paraît entre 1833 et 1843 et dont les fascicules se vendent à très bas prix, comme l'indique son titre. S'adressant pour sa part à l'élite de la société, la *Britannica*, dont la septième édition (1828) est tirée à 30 000 exemplaires[129], est devenue une entreprise financière extrêmement rentable.

Ce succès commercial du livre de référence s'accentue encore au siècle suivant. En 1960, les revenus provenant de la vente d'ouvrages de référence aux États-Unis représentaient le triple des ventes de livres pour adultes en librairie[130]. À elle seule, la *Britannica* vendait chaque année dans ce pays 150 000 séries complètes au prix de 398 $[131]. Le succès des encyclopédies n'est pas moindre dans un pays comme la Norvège où, pour une population de 4 000 000 d'habitants, il s'est vendu, entre 1977 et 2009, 250 000 exemplaires de la Store norske leksikon en 15 volumes[132].

L'accès de ce marché, toutefois, est difficile, l'image de marque et le réseau de distribution jouant un facteur clé. Les entreprises éditoriales peuvent encore parfois recourir à la souscription ou à la vente de fascicules par correspondance comme l'a fait *Encyclopédie Alpha*. Mais le facteur principal est la vente directe,

par démarchage au porte à porte[133]. Pour cela, les éditeurs engagent le plus souvent une armée de jeunes diplômés sans emploi qu'ils entraînent aux techniques de vente répondant à « *un besoin implicite*[134] ». Le phénomène est tellement répandu que le vendeur d'encyclopédies est devenu un topique qui alimente encore aujourd'hui des émissions de radio[135] ou des films[136]. Nombre d'écrivains ont commencé par être vendeur itinérant d'encyclopédies, tels Jean Rouaud[137] ou David Liss[138].

À la suite de nombreux abus dans ce genre de vente sous pression, la plupart des pays ont introduit des mesures permettant au consommateur de résilier une vente forcée, mesures que les journaux rappellent régulièrement à leurs lecteurs[139].

Encyclopédie et fiction

Le concept d'encyclopédie a inspiré plusieurs écrivains qui en ont parfois fait un élément central de leur récit. Dans Bouvard et Pécuchet (1881), Flaubert met en scène deux rentiers qui, ayant quitté Paris pour se retirer à la campagne, se lancent dans diverses entreprises (agriculture, chimie, médecine, histoire, philosophie, musique, etc.). Ne connaissant rien à ces domaines, ils ont recours à des livres de référence et notamment à l'Encyclopédie Roret ainsi qu'au Dictionnaire de sciences médicales. Ils échouent lamentablement dans toutes leurs entreprises, ce qui montre la vanité d'un savoir mal assimilé. Flaubert a lui-même donné comme sous-titre à cet ouvrage : « *encyclopédie de la bêtise humaine* » après lui avoir d'abord donné comme titre « *espèce d'encyclopédie critique en farce*[22] ».

Dans « La Bibliothèque de Babel », l'écrivain argentin Jorge Luis Borges imagine un univers constitué par une gigantesque bibliothèque dont les rayonnages de livres s'étendent à l'infini. L'humanité qui la peuple cherche fébrilement à déchiffrer les millions de livres, mais en vain. Certains gardent cependant l'espoir que, au gré des variations aléatoires de caractères, il se trouve quelque part « *un livre qui est la clé et le résumé parfait de tous les autres*[140] ».

Dans une nouvelle intitulée « La langue analytique de John Wilkins » (1942), Borges offre une divertissante réflexion sur le caractère arbitraire des classifications[141]: « *Ces catégories ambiguës, superfétatoires, déficientes rappellent celles que le docteur Franz Kuhn attribue à certaine encyclopédie chinoise intitulée Le marché céleste des connaissances bénévoles. Dans les pages lointaines de ce livre, il est écrit que les animaux se divisent en (a) appartenant à l'empereur, (b) embaumés, (c) apprivoisés, (d) cochons de lait, (e) sirènes, (f) fabuleux, (g) chiens en liberté, (h) inclus dans la présente classification, (i) qui s'agitent comme des fous, (j) innombrables, (k) dessinés avec un très fin pinceau de poils de chameau, (l) et cætera, (m) qui viennent de casser la cruche, (n) qui de loin semblent des mouches*[142].»

Cette description, que Michel Foucault reprend en introduction à son livre *Les mots et les choses,* n'est pas très éloignée de celle que l'on trouve dans l'*Encyclopédie* à l'article « Livre », dont la rédaction est due au chevalier de Jaucourt :
« *Par rapport à leurs qualités, les livres peuvent être distingués en (a) livres clairs et détaillés, qui sont ceux du genre dogmatique*

[…], (b) livres obscurs, c'est-à-dire dont tous les mots sont trop génériques et qui ne sont point définis […], (c) livres prolixes […], (d) livres utiles […], (e) livres complets, qui contiennent tout ce qui regarde le sujet traité. Relativement complets […] » (p. 604).
Dans « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », autre nouvelle de Jorge Luis Borges publiée en 1940, le narrateur dit avoir découvert un pays inconnu nommé Uqbar grâce à une notice du volume XLVI de l'Anglo-American Cyclopaedia publiée à New-York en 1917, ouvrage qui serait un fac-similé de l'*Encyclopædia Britannica* de 1902. Or, on cherchera en vain cet ouvrage, car même s'il y eut de nombreuses éditions pirates de la célèbre *Britannica* aux États-Unis à cette époque, aucune ne porte ce titre. Au surplus, la *Britannica* ne comptait alors que 35 volumes[143]. La nouvelle enchaîne alors sur la mystérieuse *Encyclopédie de Tlön*, qui serait rédigée par une société secrète s'attachant à décrire méthodiquement et minutieusement « une planète illusoire ». Le narrateur ajoute: « *les quarante volumes qu'elle comporte (l'œuvre la plus vaste que les hommes aient jamais entreprise) seraient la base d'une autre plus minutieuse, rédigée non plus en anglais, mais dans l'une des langues de Tlön* » et qui d'ici un siècle pourrait compter une centaine de volumes[144].

La veine borgésienne d'une encyclopédie fictive a connu diverses réalisations :
l'*Encyclopedia Galactica* dans le *Cycle de Fondation*, d'Isaac Asimov (1951-1953); le « Cycle de Dune » de Frank Herbert fait de nombreuses références pseudo-encyclopédiques qui inspireront des travaux subséquents; *Le Guide du voyageur galactique* de Douglas Adams (1979) présente un « Guide » dont le fonctionnement présage celui de Wikipédia, les contributeurs étant à même de mettre à jour en quelques clics et de façon instantanée l'article consacré à la planète Terre[145]; *Le Dictionnaire Khazar* (1988) de Milorad Pavić retrace la naissance et la disparition des Khazars à travers une série d'articles agencés en ordre alphabétique et regroupés en trois « livres » (rouge, vert et jaune); *L'Encyclopédie du savoir relatif et absolu* de Bernard Werber (1993); *Encyclopédie capricieuse du tout et du rien* de Charles Dantzig (2009); *Ward. I^er^- II^e^ siècle* (2011) de Frédéric Werst[146] présente une civilisation disparue à travers une anthologie de textes que celle-ci aurait laissés et qui sont regroupés en articles couvrant divers domaines : mythologie, science, histoire, littérature. Ces textes sont écrits en « wardwesan », langue construite fictive qui possède une syntaxe et un lexique propres. Une traduction française sur la page de droite facilite la lecture.

BIBLIOGRAPHIE

• (fr) Bruno Blasselle, *Histoire du livre*, 2 vol., Paris, Gallimard, Coll. Découvertes, 1998

• (en) Peter Burke, *A social history of knowledge: from Gutenberg to Diderot*, Cambridge, Polity, 2000

• (fr) G. de Callataÿ et B. Van den Abeele, *Une lumière venue d'ailleurs. Héritages et ouvertures dans les encyclopédies d'Orient et d'Occident au Moyen Age*, Louvain-la-Neuve, Brepols, 2008

• (en) Robert Collison, *Encyclopædias : their history throughout the ages*. 2e éd. New York, Hafner, 1964

• (fr) Maurice Daumas (dir.), *Histoire de la science*, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1957

• (fr) Umberto Eco, *De l'arbre au labyrinthe*, traduit de l'italien par Hélène Sauvage, Paris, Grasset, 2010. (ISBN 978-2-246-74851-9)

• (en) Harvey Einbinder, *The Myth of the Britannica*, New York, Grove Press, 1964

• (fr) Lucien Febvre, « Encyclopédie et encyclopédies », *Encyclopédie française*, tome XVIII.

• (fr) Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'apparition du livre*, 1958

• (fr) Pierre Gourdain, Florence O'Kelly, Béatrice Roman-Amat et al., *La révolution Wikipédia : les encyclopédies vont-elles mourir ?* (préface de Pierre Assouline), Mille et une nuits, Paris, 2007, 141 p. (ISBN 978-2-75550-051-6)

• (en) Jim Giles, « Internet Encyclopaedias Go Head to Head », *Nature*, 438, 900-901, 15 décembre 2005

• (en) Andrew Lih, *The Wikipedia Revolution*, New York, Hyperion, 2009 (ISBN 978-1-4013-0371-6)

• (en) Tom McArthur, *Worlds of reference. Lexicography, learning and language from the clay tablet to the computer*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986 (ISBN 0-521-30637-X)

• (fr) François Moureau, *Le roman vrai de l'Encyclopédie*, Gallimard, coll. Découvertes, 1990

• (en) William Nest, *Theatres and Encyclopedias in Early Modern Europe*, Cambridge University Press, 2002

• (en) Otto Neurath, «L'Encyclopédie comme modèle», *Revue de Synthèse*, 1936, XII, 2, 187–201.

• (en) Dan O'Sullivan, *Wikipedia: A New Community of Practice?*, Burlington, Ashgate, 2009 (ISBN 978-0-7546-7433-7)

• (fr) Alain Rey, « Encyclopédie », *Encyclopædia Universalis* (en ligne).

• (fr) Alain Rey, *Miroirs du monde. Une histoire de l'encyclopédisme*, Paris, Fayard, 2007.(ISBN 978-2-213-63106-5[à vérifier : ISBN invalide])

• (en) Roy Rosenzweig, « Can History be Open Source? Wikipedia and the Future of the Past », *The Journal of American History*, Volume 93, No 1 (June, 2006): 117-46.

• (fr) Françoise Tilkin (dir.), *L'encyclopédisme au XVIII^e siècle : actes du colloque organisé par le Groupe d'étude du XVIII^e siècle de l'Université de Liège (Liège, 30-31 octobre 2006)*. Liège, Faculté de philosophie et lettres de l'Université, 2008. (ISBN 978-2-87019-296-2)

• (fr) Christian Vandendorpe, « Le phénomène Wikipédia : une utopie en marche », *Le débat*, no 148, janvier-février 2008, p. 17-30.

• (en) S. Padraig Walsh, *Anglo-American general encyclopedias : a historical bibliography : 1703-1967*. New York, R. R. Bowker, 1968

• (en) Richard Yeo, *Encyclopaedic Visions*, Cambridge University Press, 2001

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Alain Rey, 2007, p. 52.

2. Murray, cité par Georges Matoré, *Histoire des dictionnaires français,* Paris, Larousse, 1968, p. 22.

3. Georges Matoré, 1968, p. 22.

4. *Défense et illustration de la langue françoyse*, chap. X.

5. a et b Dossier pédagogique BNF [archive]

6. Jean-Claude Boulanger, 2003, p. 71.

7. Jean-Claude Boulanger, 2003, p. 90.

8. Jean-Claude Boulanger, 2003, p. 114.

9. Jean-Claude Boulanger, 2003, p. 116.

10. Jean-Claude Boulanger, 2003, p. 159.

11. Alain Rey, 2007, p. 94.

12. Umberto Eco, *De l'arbre au labyrinthe*, Grasset, 2010, p. 41.

13. Umberto Eco, *De l'arbre au labyrinthe*, p. 42.

14. Augustin, *De doctrina christiana*, liv. II.

15. Maurice Daumas (dir.), *Histoire de la science*, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1957, p. 339.

16. Y. Lefèvre, « Le Liber Floridus et la littérature encyclopédique au Moyen Âge », *Liber Floridus Colloquium*, Ghent, Story-Scientia, 1973, p. 4.

17. Jacques Le Goff, cité par Bernard Ribémont, *Le livre des propriétés des choses*, Stock, 1999, p. 17.

18. Alain Rey, 2007, p. 127.

19. Alain Rey, 2007, p. 131.

20. Alain Rey, 2007, p. 133.

21. Collison, 1964, p. XIII.

22. a, b, c, d, e, f, g et h Alain Rey, article « Encyclopédie » dans *Encyclopædia Universalis*

23. Voir Ziva Vesel, « Les encyclopédies persanes », dans G. de Callataÿ, *Une lumière venue d'ailleurs. Héritages et ouvertures dans les encyclopédies d'Orient et d'Occident au Moyen Âge*, Brepols, 2008, p. 49-89.

24. Niall Ferguson, *Civilization*, Penguin, 2011, p. 68.

25. On peut lire une histoire romancée de cet épisode dans « Le livre d'Hannah » de Geraldine Brooks (écrivain).

26. a, b et c Alain Rey, 2007, p. 140.

27. Robert L. Collison et Warren E. Preece, article Encyclopædia dans la *Britannica en ligne*.

28. Peter Burke, 2000, p. 120.

29. Alain Rey, 2007, p. 30.

30. Wilkinson, *Chinese history: a manual*, p. 603.

31. Robert L. Collison & Warren E. Preece, « Encyclopædias and Dictionaries », *Encyclopædia Britannica*, 1998, vol. 18, p. 276.

32. Voir article http://en.wikipedia.org/wiki/Song_Yingxing dans la WP anglaise

33. Needham, Volume 5, Part 7, 102.

34. Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'apparition du livre*, 1958, p. 329-330.

35. « *[Cette technique] fut employée surtout pour quelques grandes entreprises impériales ainsi au XVIIIs., celle de l'encyclopédie « Kou kin t'ou chou tsi tch'eng » en 10 000 chapitres, pour laquelle les caractères de cuivre furent gravés et non fondus.* » Febvre et Martin, *L'apparition du livre*, 1958, p. 136.

36. William Nest, 2002, p. 22.

37. a et b Collison, 1964, p. XIV.

38. William Nest, 2002, p. 24.

39. *Pierre Larousse et la pédagogie: actes du colloque international de l'association Pierre Larousse*, mai 2006, Dijon, EUD, 2007, p. 16.

40. Édition originale disponible sur Google Books [archive]

41. William Nest, 2002, p. 28.

42. R. Collison, 1964, p. 84.

43. Richard Yeo, 2001, p. 17. Le dictionnaire de Moréri est disponible sur Google Livres : *Grand Dictionnaire* [archive]

44. Richard Yeo, *Encyclopaedic Visions*, Cambridge University Press, 2001, p. 18.

45. François Moureau, *Le roman vrai de l'Encyclopédie*, Gallimard, coll. Découvertes, p. 32.

46. Richard Yeo, *Encyclopaedic Visions*, Cambridge University Press, 2001, p. 13.

47. Richard Yeo, 2001, p. 114.

48. http://www.univ-paris-diderot.fr/diderot/presentation/encyclo.html [archive]

49. Marie Leca-Tsiomis, Texte paru dans *Célébrations Nationales 2001*, Ministère de la Culture 2001.
50. R. Collison, 1964, p. 10.

51. Richard Yeo, 2001, p. 277.

52. Richard Yeo, «ibid.

53. Alain Rey, 2007, p. 209.

54. a, b et c Bruno Blasselle, *Histoire du livre. Volume II. Le triomphe de l'édition*, Paris, Gallimard, Coll. Découvertes, 1998, p. 67.

55. Alain Rey, 2007, p. 219.

56. http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k200805r/f3.image.langFR [archive]

57. Notice BNF [archive]

58. Texte en ligne [archive]

59. a, b, c, d, e, f, g et h *Encyclopédie française*, 18.24

60. Collison, 1964, p. 207.

61. Cet ouvrage sera un échec de librairie. Voir Laetitia Bonicel, « Le Grand Larousse de la langue française(1971-1978) : de l'innovation lexicographique à l'échec dictionnairique », *Études de linguistique appliquée*, 2005/1 (no 137), p. 39-49. Accessible en ligne [archive]

62. Georges Matoré, 1968, p. 159.

63. Article de l'Osservatore Romano [archive].

64. « *To avoid taking risks with Encyclopædia Britannica, the management chose to issue the CD-ROM under the Compton name. This brand was owned by the Britannica organization, but was less expensive and less prestigious.* » Article en PDF [archive].

65. Huffington Post [archive]

66. Dmoz *Liste d'encyclopédies en ligne* [archive]

67. Jacques Boudet, *Chronologie universelle d'histoire,* Larousse, 1997.

68. Joseph Nathan Kane, *Famous first facts*, New York, The T.H. Wilson Company, 1981.

69. Voir Umberto Eco, *De l'arbre au labyrinthe*, p. 18-25.

70. « Just the facts ». *New York Times* [archive], 24-03-2012.

71. Une collection de 50 grands exemples de visualisation: lien [archive].

72. Richard Yeo, 2001, p. 7.

73. Umberto Eco, *De l'arbre au labyrinthe*, p. 66.

74. a et b http://fr.wikisource.org/wiki/Prospectus_(Diderot) [archive]

75. Richard Yeo, 2001, p. 278: « *When the first edition of the Britannica failed to include a map of the sciences, it looked like laziness; but by the early nineteenth century its editions came with a philosophical justification for this absence, thereby jettisoning a significant part of the encyclopaedic vision that guided the Cyclopaedia and the Encyclopédie* »

76. Rolf Engelsing, *Der Burger als Leser*, Stuttgart, 1974. Cet aspect est discuté notamment dans Richard Yeo, 2001, p. 76.

77. Richard Yeo, 2001, p. 26.

78. « *He read for metaphysics under the letter M, and for China under the letter C, and combined his information, sir!* » Cité par Richard Yeo, 2001, p. 27.

79. « *The change from the thematic system to the alphabetical system is no simple shift from less to more efficiency. It may reflect a change in world-views (above, 115), a loss of faith in the correspondence between the world and the word. It also corresponds to a change in modes of reading*." Peter Burke, 2000, p. 186.

80. Peter Burke, 2000, p. 186.

81. Richard Yeo, 2001, p. 282.

82. R. Collison, 1964, p. 6.

83. Voir livre XI des *Etymologies*.

84. T. McArthur, 1986, p. 107.

85. Collison, 1964, p. XV.

86. David Olson, " From utterance to text : The bias of language in speech and writing ", *Harvard Educational Review*, 1977, vol. 47.

87. Wikipédia donne des instructions très détaillées sur les caractéristiques d'un bon article.

88. R. Collison, 1964, p. XV.

89. R. Collison, 1964, p. 199.

90. Harvey Einbinder, 1964, p. 264

91. Voir notamment P. Gourdain et al., 2007. Pour un point de vue opposé: J. Giles, 2005, R. Rosenzweig, 2006 et C. Vandendorpe, 2008.

92. Dan O'Sullivan, 2009, p. 125.

93. « *All great encyclopaedia makers have tried to be truthful and to present a balanced picture of civilization as they knew it, although it is probable that no encyclopaedia is totally unbiased.* » Article « Encyclopaedia » dans *Encyclopaedia Britannic*a, Academic edition online.

94. François Moureau, *Le roman vrai de l'Encyclopédie*, Gallimard, coll. Découvertes, 1990, p. 134.

95. Harvey Einbinder, 1964, p. 215

96. Harvey Einbinder, 1964, p. 213-214.

97. a, b et c Christian Vandendorpe, 2008.

98. « *perverse selection of morbid subject*s ». Cité par Harvey Einbinder, 1964, p. 75.

99. Harvey Einbinder, 1964, p. 109.

100. Harvey Einbinder, 1964, p. 271.

101. John Gunter, *Inside Russia Today*, Penguin, 1964.

102. Josep Fontana, *Por el bien del imperio. Una historia del mundo desde 1945*, Barcelona, Pasado & Presente, 2011, p. 127.

103. Tom McArthur, 1986, p. 49-51. Voir aussi Niall Ferguson, *Civilization*, Penguin Books, 2011, p. 60.

104. Y. Lefèvre, « Le Liber Floridus et la littérature encyclopédique au Moyen Âge », *Liber Floridus Colloquium*, Ghent, Story-Scientia, 1973. p. 2.

105. Collison, 1964, p. 44-45

106. Peter Burke, 2000, p. 142.

107. Charles Nodier, *Questions de littérature légale,* édition présentée et annotée par Jean-François Jeandillou, Droz, 2003, p. 36.

108. Voir notamment Charles Nodier, *ibid.*, p. 30.

109. Umberto Eco, *De l'arbre au labyrinthe*, p. 51.

110. Umberto Eco, *De l'arbre au labyrinthe*.

111. Frances Yates, *L'Art de la mémoire*.

112. En ligne [archive]

113. David Lodge, *A man of parts* :»*I imagined an international Encyclopædia Organisation that would store and continuously update every item of verifiable human knowledge on microfilm and make it universally accessible*» (Viking, 2011).

114. H.G. Wells, *World Brain*, London, Methuen, 1938, p. 57. Cité par R. Collison, 2000, p. 17.

115. R. Collison, 2000, p. 18-19.

116. Otto Neurath, 1936, 190.

117. Énoncé de mission [archive]

118. Voir Peter Burke, 2000, p. 83-84.

119. Texte dans Google Books, Ch. II, Section 10, lien [archive]. Cité par P. Burke, 2000, p. 13.

120. Liste des sites bloqués en Chine [1].

121. Censorship

122. Sophie Cassagnes-Brouquet, *La passion du livre au Moyen Âge*, Éditions Ouest-France, 2003, p.26.

123. Lenelotte Möller, *Die Enzyklopädie des Isidor von Sevilla*. MatrixVerlag. Wiesbaden 2008, p. 16.

124. Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, 1958, p. 346.

125. Ann Blair, « Dictionaries and Encyclopedias », *Gale Encyclopedia of the Early Modern World*, En ligne [archive]

126. Cet ouvrage est classé « among the most valuable literary properties of the day », R. Yeo, 2001, p. 280.

127. Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, 1958, p. 338.

128. *Le livre monde*, Flammarion-Bibliothèque nationale, 1992, p. 120

129. Ulrike Spree, *Das Streben nach Wissen. Eine vergleichende Gattungsgeschichte der populären Enzyklopädie in Deutschland und Großbritannien im 19. Jahrhundert*, Niemeyer, Tübingen 2000, p. 108.

130. Harvey Einbinder, 1964, p. 317

131. Harvey Einbinder, 1964, p. 326

132. Sebastian Balzter, « Wer rettet das Große Norwegische? », *FAZ.NET*, 19-10-2010.

133. « *The marketing of encyclopaedias is one of the last strongholds of direct selling.* », Harvey Einbinder, 1964, p. 322

134. [2] [archive]

135. « *Kad Merad était vendeur en porte-à-porte, avec sous son bras, le pire du pire à vendre à l'époque : l'encyclopédie Universalis* » [3] [archive].

136. *Les portes de la gloire* [4] [archive]; Torremolinos 73 [5] [archive]

137. [6] [archive]

138. [7] [archive]

139. http://archives-lepost.huffingtonpost.fr/article/2010/10/29/2285716_vente-a-domicile-les-precautions-a-prendre.html [archive]

140. Borges, *Œuvres complètes*, tome I, édition établie par Jean-Pierre Bernès, Gallimard, NRF, Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 496.

141. P. Burke, 2000, p. 82.

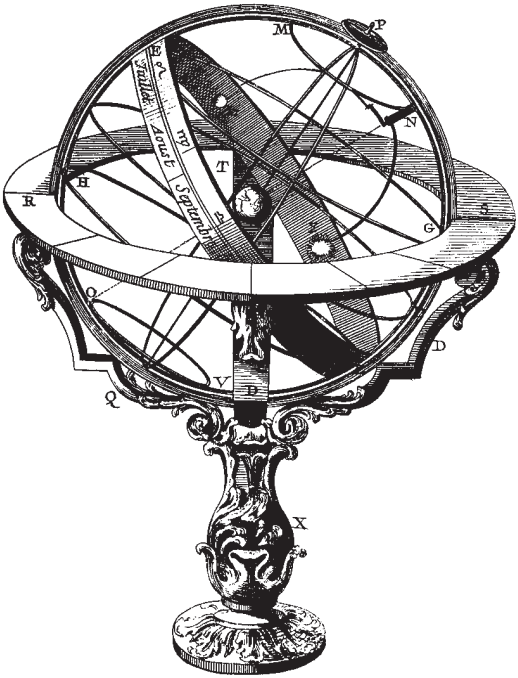
142. Borges, ibid., p. 749.

143. Evelyn Fishburn & Psiche Hughes, *A Dictionary of Borges* [archive]

144. Borges, *ibid*., p. 464.

145. Jaron Lanier, *You are not a Gadget*, New York, Knopf, 2010, p. 142.

146. Notice sur l'auteur dans *L'Express* [archive], 6 février 2011.



*

Les contenus présents dans cet ouvrage (images comme textes) sont distribués sous les termes de la licence Creative Commons Paternité-Partage des Conditions Initiales à l'Identique 3.0 Unported (CC-BY-SA 3.0 Unported) et/ou de la licence de documentation libre GNU (GFDL).

Le projet artistique et éditorial travaillant à partir de ces contenus, conçu par Damien Dion, est sous copyleft.
Il n'y a aucune restriction quant à la diffusion, la reproduction ou la modification du projet Encyclopédie.

*

℗ *Damien Dion, 2015*

Escrime,

WWW.
LA
BIBLIOTHEQUE
FANTASTIQUE
.NET

Copyleft : cette oeuvre est libre, vous pouvez la copier, la diffuser et la modifier selon les termes de la Licence Art Libre http://www.artlibre.org